

La veillée au mort et autres nouvelles

Albert Laberge

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Bibliographie

Albert Laberge est l'auteur de 14 volumes publiés en éditions privées entre 1918 et 1955. Il n'a publié qu'un seul roman, La Scouine, en 1918. Il a pourtant laissé le manuscrit d'un roman inachevé, Lamento.

Son œuvre comprend sept recueils de nouvelles :

Visages de la vie et de la mort(1936).

Scènes de chaque jour (1942).

La fin du voyage (1942).

Le destin des hommes (1950).

Fin de roman (1951).

Images de la vie(1952).

Le dernier souper (1953).

Quatre volumes de critiques et de souvenirs :

Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui (1938).

Journalistes, écrivains et artistes (1945).

Charles De Belle, peintre-poète (1949).

Propos sur nos écrivains (1954).

Deux volumes de proses poétiques et de réflexions diverses :

Quand la cigale chantait (1936).

Hymnes à la terre (1955).

Son œuvre n'a guère été lue en son temps. Laberge éditait ses livres à compte d'auteur, à moins de cent exemplaires, et ne les distribuait qu'à ses amis. Il a fallu attendre 1963 et l'Anthologie d'Albert Laberge, préparée par Gérard Bessette, pour découvrir cet auteur. Encore aujourd'hui les recueils de nouvelles de Laberge sont restés à peu près introuvables.

q

Sa vie

1871 (18 février) – Naissance à Beauharnois. Famille de cultivateurs. Laberge a beaucoup de frères et sœurs. Dans ces œuvres, il a décrit âprement le mode de vie campagnard. Il a sans doute ainsi voulu un peu renier ses origines.

1887-1892 – Études au collège de Beauharnois, puis à Montréal au collège Sainte-Marie, chez des Jésuites. On l'y chasse en 1892 parce qu'il a lu un livre défendu.

1892-1896 – Emploi de commis à Montréal. En même temps il suit, le soir, des cours de droit.

1895 – En avril, il publie quelques récits dans le Samedi. Il fréquente certains membres de L'École littéraire de Montréal (Gill, Nelligan, Jean Charbonneau, Louvigny de Montigny…) Il participera d'ailleurs à la première réunion de cette école, en novembre 1895 ; mais il ne se liera pas au groupe, le quittant très

vite, pour n'en revenir qu'en 1909. Il se lie d'amitié avec des écrivains et des artistes de l'époque.

1896 – Il devient chroniqueur sportif à La Presse, poste qu'il occupera jusqu'en 1932. En 1907, il cumule la fonction de critique d'art dans ce même journal.

1903 – Quelques passages de son roman La Scouinecommencent à paraître dans divers périodiques.

1910 – Il marie Églantine Aubé. Le couple aura un seul enfant, Pierre, qui sera aussi écrivain.

1918 – Il publie à compte d'auteur son unique roman, La Scouine, auquel il avait mis plus de quinze ans à le rédiger. Quelques épisodes du livre avait d'abord paru dans des revues. L'ouvrage est tiré à 75 exemplaires. La critique est très froide. Mgr Bruchesi condamna ce roman (avant même sa publication !) comme une « ignoble pornographie » et mit en demeure le journal La Presse de licencier Laberge. Cependant, Olivar Asselin en présente une critique sympathique.

1932 – Laberge prend sa retraite et partage son temps entre Montréal et Beauharnois. Commence alors sa véritable carrière littéraire. De 1936 à 1955, il publie treize livres, tous à compte d'auteur, et dans des tirages de moins de cent exemplaires. Il ne vend pas ses livres, mais consent parfois à les donner à ses amis.

1960 (4 avril) – Il meurt d'une pneumonie à Montréal, à l'âge de 89 ans. Il avait exigé d'être incinéré sans aucun appareil religieux.

1962 – Paraît en librairie une Anthologie d'Albert Laberge préparée par Gérard Bessette, qui fait en quelque sorte découvrir

cet écrivain méconnu.

q

Première partie La veillée au mort

Ceci se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada.
Le vieux Baptiste Verrouche, commerçant d'animaux et maquignon, était mort. Il était mort sans avoir langui une seule journée dans son lit, sans une heure de maladie. Foudroyé par une syncope.

Il s'en allait comme il avait vécu, avec le mépris des remèdes et des médecins. Pour se préserver de tous les maux possibles, il avait une panacée infaillible : chaque jour, il prenait son flacon de gin.

— Avec trois repas par jour et un flacon de gin, un homme vit vieux, disait-il souvent.

Et il avait prouvé la véracité de son affirmation en se rendant à 82 ans. On l'enterrerait demain matin.

Ses fils, ses parents, ses voisins étaient réunis à sa demeure, une grande maison en pierre des champs bâtie au bord de la route, à deux milles du village. Ils étaient venus pour la veillée au corps. Groupés dans la salle à manger, les hommes écoutaient les vantardises d'Hector Mouton, hercule doué d'une vigueur phénoménale et très fier de ses muscles. Depuis des années, il gagnait sa vie en donnant des démonstrations de tours de force dans la

région et il aimait à parler de ses exploits. Autour de Mouton se trouvaient le fils aîné, Zéphirin Verrouche, vétérinaire, mince et maigre, avec une barbe noire taillée en pointe, et qui se faisait appeler docteur ; Napoléon, le second des garçons, sanguin, la figure rouge, gros, avec un ventre énorme, hôtelier au village ; Grégoire, une réplique de son frère ainé, tanneur ; Septime et Ernest, petits fils du défunt, le premier, un rouget, étudiant en pharmacie à Montréal, et le second, gros rougeaud comme son père, commis à la taverne.

Prosper Laramée, un voisin, parlait du vieux.

— Il en vient pas au monde tous les jours des hommes comme lui, disait-il. Il était pas fou, le pére. Je l'connaissais depuis plus de trente ans et je l'ai jamais vu faire un mauvais marché. C'était un fin renard, mais honnête. Il savait acheter, mais il payait.

— Oui, c'était un bon vieux, fit Mathildé, sa bru, femme du vétérinaire, et moé, j'aurais aimé qu'on lui fasse chanter un beau service de première classe.

— Ça, c'est ben beau, mais le pére, il en voulait pas de service de première classe. Il voulait un service d'union de prières et pendant quarante-deux ans il a payé un écu par année pour l'avoir, déclara son mari.

— Chaque premier dimanche de novembre, il allait porter ses cinquante cents au curé et il a tous ses reçus dans un tiroir de sa commode, ajouta Napoléon, l'hôtelier.

Il était dix heures du soir. Assis autour de la pièce, les hommes fumaient la pipe en racontant des histoires. Rose, grosse fille rougeaude, aux cheveux noirs, aux épaisses lèvres rouges,

employée à la taverne de Napoléon et qui, dans la circonstance, aidait aux femmes, entra dans la salle, portant un plateau chargé de sandwiches qu'elle passa à la ronde.

— J'vas aller chercher de la bière, fit Ernest qui se leva et se dirigea vers la cuisine.

Comme Rose passait, les gens se servaient et mordaient dans les tartines. Lorsqu'elle arriva à Septime, qu'elle connaissait moins que les autres, la fille voulut faire montre de politesse.

— Voulez-vous en prendre une ? demanda-t-elle en tendant le plateau.

— Manzelle, j'prendrai bien tout ce que vous voudrez, répondit-il, souriant et en la regardant dans ses yeux noirs très vifs.

Ernest revenait maintenant avec un cabaret rempli de verres de bière débordant de mousse, qu'il offrit à son tour.

L'on mangeait, l'on buvait et l'on racontait des histoires.

— C'est dommage que le pére ne puisse pas nous voir, fit Hector Mouton en se levant.

Et apportant son verre, il se rendit dans la chambre mortuaire, juste en avant. Il contemplait le vieux, maigre, sec, ridé, qui reposait dans son cercueil avec un sourire sardonique sur sa figure glabre. Mouton acheva de vider son verre et le déposa sur le cadre de la fenêtre. Les fils, les voisins l'avaient suivi et étaient autour de la bière, regardant le mort.

— Il m'aimait ben, le vieux, déclara Mouton, et quand je lui ai demandé sa fille en mariage, il me l'a donnée sans marchander. Il était p'tit, mais il était sec, le pére, et, pour tirer au poignet, il

était capable de donner un bon coup, c'est moé qui vous l'dis. Quand j'arrivais à la maison et que je le trouvais assis sur sa chaise, je lui disais : « Remuez pas ! » Et je prenais son siège d'une main et je l'élevais au bout du bras. Il riait alors. Il était content. Il aimait ça, un homme fort.

Et Mouton faisait le geste de prendre une chaise et de l'élever au-dessus de sa tête. Il avait enlevé son veston afin de montrer ses biceps énormes.

Mais le vétérinaire s'emballait à son tour.

— Il connaissait ça, lui, un trotteur. Il allait chez un habitant pour acheter une taure ou un bœuf et, lorsque je le voyais le soir, il me disait : « Tiens, Damase Legris a un poulain de deux ans qui promet. Faudra que je fasse des affaires avec lui avant que les Américains le prennent ». Oui, il connaissait ça les chevaux, pis il savait les conduire, pis il savait s'arranger pour gagner. J'me rappelle. J'avais quinze ans. Le père avait été à Rawdon pour acheter un taureau et il m'avait amené avec lui. Il avait ane p'tite jument grise attelée à une barouche. Il la poussait pour voir ce qu'elle pouvait faire. « Elle pourrait aller dans les 2.40 », qu'il disait. Ben, il paraissait content. Pis v'là qu'on aperçoit un p'tit boghei devant nous. « Tiens, qu'il dit le pére, v'là Tit Toine St-Onge qui entraîne son poulain. » Et il commande sa jument grise qui rejoint Tit Toine. Tout de suite, v'là ane course qui commence. Les deux chevaux trottaient côte à côte.

— On va jusqu'au village ? crie Tit Toine.

— Jusqu'à l'Hôtel du Peuple, répond le pére.

Alors Tit Toine fouette sa bête et prend un peu les devants. Le pére le suivait ane longueur en arrière. Il faisait claquer son fouet, mais il touchait pas sa jument et il me regardait en souriant. Tit Toine cinglait son poulain et il restait en avant. Le pére continuait de faire claquer son fouet, mais il tenait ses guides serrées.

— Celui qui perd paiera un flacon de gin, crie le pére.

— C'est correct, répond Tit Toine.

Et il tapait sur son cheval à grands coups de fouet. Le pére restait pas beaucoup en arrière. Tout de même, Tit Toine arriva à l'Hôtel du Peuple sept longueurs en avant de nous. On débarque et on entre. Tit Toine était tout glorieux. Le pére demande un flacon de gin.

— Ben, c'est à vot santé, m'sieu Verrouche, disait Tit Toine en prenant son verre.

— T'as un bon cheval, meilleur que j'pensais, déclare le pére. Tu pourras le vendre un bon prix à un commerçant américain.

— Mais il n'est pas à vendre, répliqua fièrement Tit Toine.

On reprend un autre verre, pis un autre, encore d'autres.

— Ça c'est vrai, t'as un bon cheval, répétait le pére, mais ma jument était fatiguée aujourd'hui. Elle venait de faire cinq milles. Sans vouloir te faire de peine, j'cré que j'te battrais ane autre fois.

— Vous badinez, m'sieu Verrouche.

Tit Toine commençait à être chaudasse et il était ben certain que son cheval pourrait battre la jument du pére tous les jours de

la semaine.

— Écoute, Tit Toine, que dit le pére, on va trotter dimanche après-midi cinq milles pour cinquante piasses. Qu'est-ce que t'en dis ?

C'était comme si le pére eût demandé à Tit Toine : Veux-tu cinquante piasses ?

— Déposez vot'argent, qu'il dit.

Le pére fouille dans sa poche, sort un rouleau de billets. Il en compte dix de cinq piasses.

— Prends ça, dit-il à Omer Moreau qui était là derrière son comptoir à essuyer ses verres, et tu le donneras à celui qui gagnera dimanche.

Tit Toine St-Onge sort son argent à son tour et dépose l'enjeu. Il était ben content. Il vidait un flacon de gin sans payer et, dimanche, il gagnerait cinquante piasses. On finit de vider le flacon pis on se sépare.

— À dimanche prochain, à trois heures !

— Dimanche, à trois heures !

Alors, nous autes, on remonte en barouche et on s'en r'vient à la maison. Le père disait rien mais il riait en lui-même. Le dimanche arrive. Le pére était là avec sa barouche et Tit Toine avec son boghei. Ils partent. Tit Toine prend encore les devants. Le père faisait claquer son fouet, mais sa jument était fine. Elle comprenait. Elle savait que c'était pour la frime. Elle se forçait pas, juste assez pour suivre Tit Toine. Même, il prit une avance de cinq longueurs. De temps à autre, celui-ci tournait la tête et re-

gardait en arrière. Il pensait aux cinquante piasses qu'il allait empocher. À un arpent du village, le pére se fait claquer la langue deux ou trois fois sur les gencives. V'là la p'tite jument grise qui décolle. Pas besoin de fouet avec elle. Juste la commander en se faisant claquer la langue. En rien de temps, elle avait rejoint Tit Toine. Lui, le v'là qui s'met à bûcher sur son poulain. Il lui envoyait de grands coups de fouet sur les flancs. Le pére passe à côté.

— On se r'joindra à l'hôtel, qu'il lui jette ironique en passant.

Et il le laisse en arrière. Tit Toine fouettait à tour de bras, mais le pére le distançait.

— Ben, on t'attendait, on se d'mandait s'il t'était pas arrivé un accident, fait le pére sarcastique, lorsque Tit Toine tourne dans la cour de l'hôtel.

Tit Toine était en maudit. On entre dans le bar par la porte d'en arrière.

— Ben, j'paie un flacon de gin, annonce le pére qui avait gagné. Omer Moreau apporte le flacon et les cent piasses d'enjeu. Il les remet au pére. Lui, il compte les billets, prend ane piasse, la donne à Tit Toine en disant : « Tiens, tu t'achèteras un bon fouet », et met le rouleau d'argent dans sa poche. Ben, ça valait cent piasses pour voir la figure de Tit Toine quand le pére lui a dit ça. Vous savez, il était sciant, le pére. Alors on a vidé le flacon, et Tit Toine est retourné chez lui ben saoul.

Par la vitre, les auditeurs regardaient le vieux dans son cercueil. Il y avait dans sa vieille et maigre figure ridée une expression sardonique.

— Ben, on va prendre un coup, annonça le vétérinaire après avoir terminé son récit.

Et Ernest sortit et revint avec un gros flacon de gin et un plateau chargé de verres. Il passa la bouteille à la ronde et chacun se servit.

— Ben, moé, j'oublierai jamais la fois qu'un Américain était v'nu au village pour acheter des chevaux, raconta Zotique Dupont, le meunier, dans le temps que le pére avait son p'tit noir, Mohican, le p'tit noir qui avait gagné les 2.30 aux courses de Richmond. Bon, m'sieu Verrouche apprend que le Yankee était ici. C'était en janvier. Il s'en vient au village, à l'hôtel. En arrivant, il s'en va tout drette à l'écurie. Oui, le pére, il aimait ben ça prendre un verre, mais c'était pas dans l'hôtel qu'il entrait tout d'abord, c'était dans l'écurie. Il voulait voir les chevaux, se rendre compte. Puis, après qu'il avait vu, il parlait. Et il jouait son jeu. Donc, juste en arrivant à l'écurie, il tombe sur Jérémie Leblanc, l'homme de cour, qui était en train de donner à ses pensionnaires leur portion d'avoine.

— Bonjour, m'sieu Verrouche, qu'il fait. Vous arrivez à temps. Vous allez voir ane belle p'tite bête. Car il connaissait ça aussi les chevaux, Jérémie. Regardez-moé ça, qu'il ajoute, et il lui montre dans ane stalle le cheval de l'Américain.

Le pére regarde : un noir avec une barre blanche en haut des sabots, juste comme des poignets de chemise blanche au bout d'ane manche d'habit noir.

— Il vient pas d'Malone, ton homme ? qu'il demande, le pére Verrouche.

— J'cré ben que c'est ça, répond Jérémie.

Pendant deux minutes, le pére regarde encore l'animal de tous les côtés. Il dit rien, mais sans l'avoir vu auparavant, il le connaissait, ce cheval-là. Le noir aux quatre pieds blancs, il en avait entendu parler. À peu près le meilleur dans les 2.20 dans la région de Malone. Pis, comme Jérémie était planté là à côté de lui avec sa terrine pour distribuer l'avoine, le pére lui fait un clin d'œil. Vous savez, le pére pis Jérémie, ils se comprenaient vite. Pas besoin de ben des explications.

— Tu lui as donné sa portion ? demande le pére.

— Non, mais j'vas justement la lui porter.

— Si tu mettais ane poignée de sel dans son avoine, ça lui ferait pas d'mal ?

— Ça lui ferait pas de tort, que reconnaît Jérémie.

— Pis faudrait pas que tu oublies de le faire boire à sa soif, hein ?

— Entendu, m'sieu Verrouche.

Pis, le pére prend ane piasse et la glisse à Jérémie. Deux bons amis. Jérémie prend la piasse, la tortille et la met dans sa blague à tabac. Ensuite, le pére entre à l'hôtel. Mon Américain était en train de jaser avec quatre ou cinq habitants auxquels il payait la traite. Il voulait les mettre de bonne humeur pour leur acheter leurs chevaux à bon marché. Il connaissait son métier. Naturellement, il invite le pére Verrouche. Lui, il refusait pas ça, un coup.

Pis le Yankee lui demande s'il a des chevaux à vendre.

— Ah, batêche ! j'en ai un, répond le pére, mais j'le garde. J'le donnerais pas pour deux cents piasses. Il a gagné les 2.30 l'automne passé. C'est pas un cheval à vendre. Dans un an, il peut me rapporter plus que son prix. Faudrait de la ben grosse argent pour le laisser partir.

Alors v'là mon Américain qui paie ane autre traite, pis ane autre. Il voulait amollir le pére, acheter son cheval. Mais m'sieu Verrouche, il chantait toujours les qualités de Mohican. Il jouait son jeu. On l'aurait cru pas mal chaud, mais il avait seulement quatre verres de gin. C'était pas assez pour lui faire perdre la tête.

— J'sus pas riche, qu'il disait, mais je gagerais ben vingt-cinq piasses avec n'importe qui sur le p'tit Mohican.

Le Yankee le regardait d'un air amusé.

— Faut jamais trop se vanter, le pére, qu'il dit. Je ne dis pas que votre cheval est pas bon, mais il peut y en avoir de meilleur.

— Ben, maudit ! J'voudrais voir celui qui battra Mohican ! Pis, j'lui donnerais vingt-cinq piasses.

Et il sort de sa poche cinq billets de cinq qu'il brandissait dans ses vieux doigts, en faisant toutes sortes de grimaces pour paraître ben saoul. Alors, l'Américain le taquine.

— Vous savez, moé aussi, j'ai un bon cheval, mais j'voudrais pas vous voler vot'argent.

— Vous avez un cheval ? fait le pére d'un air étonné. Ous qu'il est, vot'cheval ?

— Ici, à l'écurie.

— Ben, j'ai dit que j'trotterais pour vingt-cinq piasses et je r'viens jamais sur ma parole, déclare le pére.

— Ça me ferait de la peine de prendre vot'argent, parce que je crois que vous en avez besoin, riposte le Yankee.

Vous comprenez, ils étaient comme deux pêcheurs à la ligne qui agitent leur hameçon dans l'eau, pour amorcer le poisson.

— Ben certain que j'en ai besoin, riposte le pére, mais, gagne ou perd, j'en ai toujours pour mon argent dans ane course.

— Dans ce cas-là, comme je vais gagner vos vingt-cinq piasses, je vais payer la traite, annonce l'Américain.

Pis, après avoir bu et s'être essuyé la bouche avec son mouchoir de soie, il regarde sa montre.

— Dix heures, fait-il. Écoutez, on va trotter ça avant dîner. Seriez-vous prêt à onze heures ?

— À onze heures on partira d'ici pour se rendre aux Coteaux, un mille et quart pour vingt-cinq piasses.

— Entendu, dit l'Américain.

— Maintenant, ajoute le pére, pour pas avoir de dispute après, on dépose not argent.

— Ben sûr, concède le Yankee. D'ailleurs, avec moi il n'y a jamais de dispute.

Alors, tous deux, ils comptent vingt-cinq piasses et ils donnent l'argent à Tit Noir Bélanger, l'hôtelier.

À onze heures, le pére était là avec Mohican et sa p'tite sleigh rouge. L'Américain avait dit à Jérémie d'atteler son noir aux quatre pieds blancs. Ben, les v'la qui sortent de la cour et les deux chevaux prennent le trot. Mais, tout de suite, l'Américain entend : ploc, ploc, ploc, comme de l'eau qui aurait balotté dans un baril à moitié plein. Il écoute encore : ploc, ploc, ploc. Pis, le v'la qui se met à sacrer comme j'en ai pas entendu souvent. Ça aurait pris un bon Canayen pour l'accoter. Vous imaginez, après avoir mangé son avoine salée, le cheval avait bu deux grands siaux d'eau. Il était incapable de trotter. Il était battu d'avance. Mon Yankee comprenait qu'il avait été roulé par un fin renard. Alors, il revire tout de suite et il s'en retourne à l'hôtel. J'sais ben qu'il était en sacre, mais il a pas voulu rien dire, parce qu'il voulait faire des affaires. Il voulait acheter des chevaux et il ne pouvait dire aux gens qu'ils étaient des coquins. Il a fait dételer, il n'a pas donné un mauvais dix cents à Jérémie. Mais après s'être fait remettre les cinquante piasses par Tit Noir Bélanger, le pére a glissé un écu à Jérémie. Il l'avait ben gagné. Ah, ils s'entendaient ben, ces deux-là !

Les pipes s'étaient allumées et la chambre mortuaire était remplie d'une épaisse fumée.

— Oui, le pére et Jérémie, ils s'accordaient ben ensemble, fit à son tour Siméon Rabottez, un des anciens de la paroisse. Je m'rappelle c'gars de Sorel qui était v'nu icite et qui faisait son faraud. Il était v'nu passer ane semaine su des parents et il se promenait dans un p'tit berlot rouge tout neuf. Pis il avait un bel attelage avec des grelots argentés. Il était ben greyé vrai. Avec ça, il avait un bon cheval, mais c'était un gars vaillant et qui cherchait trop à s'en faire accroire. Il s'en allait sur la route au p'tit trot.

Vous étiez en arrière. Vous vouliez le dépasser. Juste quand il vous voyait à côté de son berlot, il touchait son cheval et c'était ben le guiable, mais vous n'arriviez jamais à passer en avant. Il vous r'gardait en riant, il vous narguait. Il avait ane bonne bête et il le savait. Oui, et ben, le pére entend parler de ça. Il s'en vient à l'hôtel et il va voir Jérémie. Ils jasent tous les deux. Alors, le soir comme le gars de Sorel rentrait d'ane promenade et qu'il faisait dételer dans la cour, v'la Jérémie qui commence à réciter sa leçon.

— Vous savez, j'pense que vous pourriez faire quelques piasses ben facilement, si vous vouliez.

Alors, l'autre ouvre les oreilles.

— Oui, il y a un vieux icite qui s'imagine que son cheval est le champion de la place. Il est toujours prêt à gager ce que vous voulez sur ane course. Maintenant, son cheval est pas pire, mais d'après ce que j'ai entendu dire j'cré ben que le vot' est meilleur. Pis, ajouta Jérémie en souriant, si vous gagnez qué'ques piasses, j'pense que vous m'oublierez pas.

— Où-ce qu'il est, ce vieux-là ?

— Oh, il vient icite tous les jours prendre son coup. Si vous voulez le voir, je vous avertirai.

— C'est bon, c'est bon, fait le gars de Sorel.

Alors, le lendemain, le pére était là à prendre son verre de gin quand mon jeune s'amène. Pis, tout d'suite, on parle joual et l'on arrange un match pour vingt piasses, du village à la fromagerie, à peu près deux milles.

Ben, le chemin était de glace vive, un beau chemin pour ane course. À trois heures, il y avait ben quarante personnes pour les voir partir. Avec ane musique de guerlots, ils sortent de la cour. Le pére laisse l'autre passer en avant, mais il le suit de près. Ils avaient pas fait six arpents que, tout à coup, v'là un fer qui r'vole sur la route. C'était le cheval de mon gars de Sorel qui l'avait perdu. Trotter sans fer sur la glace vive, ç'aurait été folie. Ben, il était vaillant, mon gars, mais pas fou. Il se dit que c'est encore mieux de perdre vingt piasses que de risquer de casser la jambe de son cheval qui valait deux cents piasses comme ane coppe. Alors, il arrête, puis il r'tourne à l'hôtel. Le pére en fait autant. Il s'en va dans la cour. Lui pis Jérémie, ils se r'gardent un moment sans parler, juste un clin d'œil, pis Jérémie demande :

— Il s'est-il rendu loin ?

— À peu près six arpents, que répond le pére.

— Ben, c'est c'que j'calculais, riposte Jérémie.

Alors, le pére lui pousse ane piasse. Jérémie tortille le billet et le serre dans sa blague.

Là-dessus, Ernest repassa à la ronde avec un flacon de gin et des verres. L'on buvait à la mémoire du vieux et chacun faisait son oraison funèbre.

Puis Hector Mouton commence à parler de ses tours de force à Sherbrooke, Valleyfield, Sorel. Il avait levé vingt hommes sur une plate-forme, et autres exploits semblables.

— Oui, oui, fait Ludger Morreaux, ancien fermier qui vivait maintenant de ses rentes au village, vous levez un bout de la plate-forme, mais vous levez pas les vingt hommes à la fois.

— Ben, j'dis que j'lève toute la plate-forme d'un coup avec les vingt personnes.

— Alors, c'est un truc que vous avez. Vingt hommes ordinaires avec la plate-forme, ça fait plus de trois mille livres. Ben, j'vas vous l'dire, j'voudrais voir l'homme qui est capable de lever une tonne de foin et la charrette avec.

— Écoutez, fait Mouton, piqué, j'lèverai pas vingt hommes parce que j'ai pas ma plate-forme, mon attelage et mes chaussures, mais j'vas lever tous ceux qui pourront se placer sur la table, de chaque côté du cercueil.

— Oui, ben, t'en mets pas ane douzaine, même en tassant, fait Prosper Laramée, le forgeron.

— Si c'est comme ça, j'vas vous montrer c'que j'peux faire. J'vas tâcher de trouver ane couple de planches, pis j'vas les mettre sur la table. Ça fera plus long.

— Des planches, t'en trouveras dans la remise, fait Zéphirin, le fils aîné.

Alors Mouton s'en va dans la cuisine où se trouvaient les femmes et demande un fanal. Virginie Arbas lui en donne un. Il l'allume et sort. Au bout de trois ou quatre minutes, il revient avec ses planches et riant aux éclats.

— Vous parlez que j'ai déniché deux oiseaux, annonce-t-il. Imaginez-vous qu'en entrant dans la remise, je tombe sur Rose et Septime qui étaient là à jouer à des jeux. Vous parlez qu'ils ont été surpris et que mon apparition les a dérangés.

— Je trouvais ça curieux qu'il fût disparu, fit Napoléon. Ce Septime, j'vous dis qu'il n'en manque pas une quand il a la chance.

Puis Mouton prend ses deux madriers, les place sur la table de chaque côté de la bière.

— Mettez-vous là autant que vous pourrez, ordonne-t-il. Pis j'vous promets que j'vas vous lever. Toé, Poléon, dit-il à son beau-frère, tu vas être le juge et tu diras si j'ai levé la table.

Alors les trois fils, Prosper Laramée, Antoine Le Rouge, Zotique Dupont, Siméon Rabottez, Philorum Massais et les autres prennent place sur les planches, de chaque côté du cercueil. Mouton enlève son veston, son gilet, son faux col. Puis, debout à côté du groupe, il compte ses personnages du doigt :

— Un, deux, sept, huit, dix, onze, douze, treize. Avec le pére dans sa bière, ça fait quatorze. Ben, tenez-vous les uns près des autres pour que ça balance pas.

Alors il se glisse sous la table, se met à quatre pattes. L'on voyait sa large croupe massive.

— Pousse-toé un peu à gauche, fait le forgeron Laramée en lui flanquant une tape sur la fesse, comme lorsqu'il fait ranger ses vaches d'un coup de fourche le matin, pour nettoyer l'étable.

Mouton appuie les reins sous la plate-forme, se place afin de prendre sa charge en équilibre.

— Y êtes-vous ? Attention, Napoléon, regarde si je les lève. Ho !

Il tend tous ses muscles dans un effort, mais il s'est mal placé. La table penche d'un côté, l'un des madriers glisse et tombe avec fracas sur le parquet, ceux qui étaient dessus s'étendent sur le plancher pendant que le cercueil croule au milieu des hommes gisant pêle-mêle.

C'est un vacarme, un tumulte.

Au bruit de la chute et en entendant le brouhaha, les femmes, avec un visage épouvanté, accourent du fond de la cuisine pendant que les hommes se relèvent péniblement.

— Cré maudit ! En v'là des tours de force ! Des tours de farceurs plutôt, fait Antoine Le Rouge qui se remet debout en se frottant une épaule.

On regarde le cercueil. Heureusement, la vitre n'est pas brisée. On le relève, on le remet sur la table.

— Il ne s'est pas fait mal, le pére ; il rit, remarque Siméon Rabottez.

Dans sa bière, le vieux maquignon avait toujours son sourire sardonique et semblait s'amuser de l'incident qui venait de se produire. Mais Mouton était furieux.

— Vous savez seulement pas vous tenir d'aplomb sur ane table. Ben, vous viendrez me voir. J'vas donner ane séance dans la salle du marché, pis j'vous promets que j'lèverai vingt hommes. J'vous invite tous.

— Ça fait longtemps qu'on a rien pris, constate Napoléon.

Une fois de plus, Ernest sort et revient avec un flacon et des verres.

— Profitez-en, conseille-t-il. Icite, ça coûte rien, mais quand vous viendrez à la taverne, ce sera dix cents le verre.

Le flacon vide est déposé dans un coin, à côté des quatre autres. Juste comme les hommes s'essuyaient la bouche du revers de la main, la porte du dehors s'ouvre et un homme gros et court, en haut-de-forme, un gros cigare à la bouche, avec une grosse moustache noire, une lourde chaîne de montre dorée et une énorme breloque, fait son apparition. Il salue en entrant :

— Bonsoir, la compagnie !

— Ben, c'est Francis Pilonne ! crient des voix.

— Oui, c'est moé. J'arrive. J'sus parti hier soir de Joliette après l'exposition. J'avais appris dans la journée la mort du pére Verrouche. Alors j'me suis dit que j'manquerais pas son service. Pis, après souper, j'sus v'nu icite tout drette. Je devais aller au Bout-de-l'Île demain, mais ce sera pour une autre fois. Maudit ! ane fois que j'avais pas de licence pour ma roulette et que la police m'avait arrêté, il a cautionné pour moé et il m'a fait sortir. Ça, ça s'oublie pas et j'aurais pas manqué son service pour rien au monde.

On l'écoutait. Francis Pilonne était une figure connue dans la région. À toutes les réunions populaires, aux courses de trotteurs, aux concours agricoles, on le trouvait toujours avec son haut-de-forme, son gros cigare, sa grosse moustache noire, sa grosse chaîne d'or et sa roue de fortune. C'était son métier de faire tourner cette roue et d'encaisser les pièces de dix et de vingt-cinq sous. Ce soir-là, il avait une voix enrhumée et il toussait comme un cheval qui a la gourme, et des grains de salive rejaillissaient dans la figure de ses voisins.

Sur les entrefaites, Ernest s'amena avec une nouvelle bouteille de genièvre. Il ne mourrait qu'une fois, le grand-père, et il fallait faire les choses convenablement.

— C'est ane belle famille ; je vois qu'ils sont plusieurs frères, fit Antoine Le Rouge en voyant apparaitre le nouveau flacon.

— Oui, il y en a encore plusieurs que vous connaissez pas encore, mais vous les aurez tous vus avant demain matin.

— Vous, m'sieu Pilonne, vous êtes en retard. On va vous servir un bon coup, déclara Ernest. Et, prenant un verre à bière, il le remplit de gin jusqu'au bord et le présenta au nouveau venu.

— Maudit ! J'voudrais qu'il y en ait tous les jours un enterrement pour être traité comme ça. Pis, ça va être bon pour le rhume, répondit Pilonne en prenant une large gorgée.

Puis il se remit à tousser comme un cheval qui a la gourme, arrosant de nouveau ses voisins de grains de salive.

— Pis dire que nous autes, on est là à boire, pis que l'pére, lui, ça fait plus de deux jours qu'il n'a pas pris ane goutte. Ah ! maudit ! c'est ben triste de mourir, déclara Mouton.

Puis, soudain, se tournant vers l'homme au gros cigare :

— T'aurais pas ta roue par hasard ?

— Ben certain. De Joliette je sus v'nu drette ici avec mes agrès. Elle est dans ma voiture.

— Ben, sors-la, c'te roue. On va jouer un peu, hein ?

Alors le gros Pilonne sortit et revint l'instant d'après avec sa roue et ses accessoires. Il la plaça sur une chaise dans un coin.

Ensuite, il étendit son mouchoir sur le cadre de la fenêtre tout près et y déposa son haut-de-forme qui était sa caisse habituelle. Fouillant ensuite dans ses poches, il en retira des poignées de monnaie qu'il jeta dans le fond du chapeau.

— Dix cents la palette, annonça-t-il.

Des mains se tendirent. Les petites planchettes portant des numéros furent vite distribuées. Puis Pilonne imprima un mouvement rotatif à sa roue qui se mit à tourner à grande vitesse puis ralentit progressivement. L'on entendait seulement le bruit de la languette de cuir heurtant au passage les clous du cadre. Chacun suivait la révolution du cylindre. Antoine Le Rouge crut avoir gagné, mais la roue avança encore d'un cran avant de s'arrêter et ce fut Ernest qui se trouva à avoir le bon numéro. Pilonne prit dans son chapeau une grosse pièce de cinquante sous et la tendit au garçon.

De nouveau, Pilonne distribua les palettes.

— Cré batêche ! Le pére était chanceux. J'en prends ane pour lui, annonça Mouton pris d'une subite inspiration. Il en acheta une et la déposa sur la vitre du cercueil.

Clic, clic, clic, la roue tournait. Les regards du groupe étaient fixés sur la languette, qui était la main du hasard. Ce fut le mort qui gagna. Vrai, Mouton avait eu une heureuse idée.

Le jeu continua. Dans la nuit, près du cadavre dans sa bière, la roue tournait et l'on entendait le petit bruit sec de la languette frappant dans sa rotation les pitons de son cadre.

Pendant des heures ce fut ainsi.

Le vieux était mort depuis cinquante heures, mais dans cinquante millions de siècles il ne serait pas plus mort. Il avait pris son dernier verre de gin, il avait trotté sa dernière course, il avait conclu son dernier marché, il avait pris son dernier repas. Au matin, on l'enterrerait. Ce qui avait été Baptiste Verrouche n'était plus qu'une forme vaine, un amas de matière qui se décomposerait lentement dans le sol. Ses enfants, ses petits enfants mangeraient, boiraient, procréeraient, pour aller ensuite à leur tour pourrir dans la terre. En attendant leur heure et celle des funérailles du père, ils buvaient du gin, ils jouaient à la roue de fortune et, sous la remise, le petit-fils troussait la servante de la taverne.

La roue tournait. Et, de temps à autre, Ernest apportait un nouveau flacon puis, quand chacun avait bu, le repoussait dans un coin, à côté des autres vidés cette nuit. Et Rose distribuait des sandwiches.

La figure crispée, l'expression dure, planchette en main, les joueurs regardaient la roue, instrument du sort, qui tournait avec un bruit de crécelles, et guettaient leur numéro.

Puis l'on entendit chanter un coq. Une vache meugla longuement. Un jour gris entra par la fenêtre dans la chambre enfumée. L'on cessa de jouer. Sur le cercueil il y avait une poignée de monnaie. Cette nuit, en attendant de s'en aller en terre, le père avait gagné huit piastres et demie. De tous les joueurs, il était celui qui prenait le plus fort montant.

— Oui, le pére a toujours été chanceux, déclara Hector Mouton. J'crains pas pour lui. J'vous dis que saint Pierre a pas de chance de l'arrêter à la porte. Sûr et certain, Baptiste Verrouche

va passer. Maintenant, savez-vous ce qu'il va faire, le pére, avant de s'en aller ? Non ? Eh ben, il va payer la traite à ses parents avant qu'ils lui disent adieu. On va acheter un beau gros flacon de gin, comme il faisait quand il avait gagné ane course ou ane gageure, pis on le boira avant de se séparer, avant de sortir du cimetière. C'est comme ça qu'il aurait aimé qu'on fasse, le pére.

— Torrieu, Hector, il y a que toé pour avoir de bonnes idées comme ça, approuva Zéphirin, le fils aîné, en caressant sa barbiche noire.

Vers les sept heures, Rose alla appeler les hommes pour le déjeuner. Mathildé, femme de Zéphirin, et Malvina, épouse de Napoléon, apportaient les provisions sur la table. C'était deux grandes bringues, l'une blonde fadasse et l'autre brune avec une légère moustache. Dans la cuisine, Philomène, compagne de Télesphore, veillait devant le fourneau. Rose allait et venait de la cuisine à la salle à manger. Angèle Bézières, vieille fille toute courte, couverte de bijoux en or : chaîne avec pendeloque, boucles d'oreilles, montre, bracelet et trois bagues, était perchée sur une chaise. Elle était si courte que ses pieds chaussés de bottines de prunelle pendaient, ne touchant pas le plancher. Assises dans la pièce, se trouvaient aussi la Antoine Le Rouge, cinquante ans, avec un goître énorme ; Caroline Bercer, belle et grande brune, femme du fromager ; Valentine Houle, grosse blonde ragoûtante, mère de trois enfants, dont un de deux mois qu'elle avait amené avec elle. Assise sur une berceuse basse, elle le faisait téter. Quelques minutes auparavant, elle l'avait nettoyé et avait déposé à côté de sa chaise la couche souillée. Et toutes ces femmes causaient maladies.

— Les hommes vont manger d'abord et nous déjeunerons ensuite, avait déclaré Mathildé qui, pour le moment, était en charge de la maison.

À l'appel de Rose, les fils du défunt et les visiteurs entrèrent les uns après les autres dans la salle et se placèrent à table. Ils avaient bu toute la soirée et toute la nuit et étaient à moitié ivres. Quelques-uns passèrent dans la cuisine, histoire de causer un moment avec les femmes. Claude Barsolais, vieux garçon de quarante ans qui courait après tous les jupons, aperçut la grosse Valentine donnant le sein à son bébé. Il avait absorbé une douzaine de verres de gin au moins et, à cette vue, il se sentit tout allumé.

— J'changerais ben de place avec lui pour quelques minutes, fit-il, l'œil enflammé, en regardant la jeune femme. Inconscient de son geste, il tendit le bras et, prenant le sein gonflé, le pressa dans sa main. Ane belle quétouche ! s'exclama-t-il.

Un cri indigné :

— Cré effronté !

Et flac.

D'un mouvement rapide, Valentine, se penchant de côté, avait saisi la couche souillée qui gisait à côté de sa chaise et l'avait lancée en pleine figure de Claude.

La jeune femme était insultée :

— Va-t-en, salaud ! Va te dessaouler ! Non, mais ça prend-i' un effronté pour venir m'attaquer comme ça ! Pis garde-la, la couche que j'ai pris ton portrait avec. Garde-la comme souvenir !

— Torrieu, vous êtes pas manchotte ; vous visez juste ! s'exclama Antoine Le Rouge.

Le nez, les joues, le menton couverts d'excréments, Claude, gauche et confus, sortit et s'en alla se laver au puits, enlevant avec son mouchoir les immondices qui lui couvraient la face.

Dans la cuisine, les femmes jacassaient ferme. Valentine avait reboutonné son corsage.

Dans la salle, les hommes mangeaient avec appétit. Le gros Pilonne avait comme voisin de table, à droite, Philorum Massais, fils aîné du fermier Noé Massais. C'était un garçon de vingt-cinq ans, très brun et court. On avait servi à chacun une généreuse grillade de porc frais avec des pommes de terre et du thé.

— J'en r'prendrais ben un peu, fit Pilonne à Rose qui circulait autour de la table.

— Pis vous, m'sieu Massais ?

— Un peu, moé itou.

— De la saucisse avec votre grillade ?

— Si c'est pas trop de trouble.

Et Rose apporta aux deux compères une assiette remplie de grillades et de saucisses.

— Ben, moé, j'ai ane faim, déclara Pilonne. Vous comprenez, j'ai fait cinq heures de voiture pour venir ici, pis ensuite, passer la nuit debout, ça creuse l'estomac.

— Moé itou, j'ai d'l'appétit, déclara Massais.

Le gin qu'ils avaient ingurgité avait été un bon apéritif. Un rôti de porc froid était au milieu de la table.

— Je prendrais ben ane tranche de viande froide, fit Pilonne après avoir nettoyé son assiette.

— Moé itou, répéta Massais.

Et, tour à tour, ils se taillèrent une épaisse tranche de porc froid.

— Passez donc les cornichons, mon ami, demanda Pilonne à Antoine Le Rouge.

Pilonne se servit. Massais en fit autant.

— Tu manges, tu manges ! s'exclama d'un ton admiratif Amédée Corbeau assis en face de Massais, de l'autre côté de la table. Ce Corbeau était lui-même un gros mangeur. Il était le fils d'Isidore Corbeau dont l'appétit était resté légendaire. Intéressé par ce duel de deux robustes estomacs, Médée s'était placé les deux coudes sur la table et il regardait Pilonne et Massais qui engouffraient d'énormes bouchées de viande.

— Il y a des p'tits hommes qui sont surprenants, remarqua-t-il, en s'adressant à Massais.

Ce dernier et son compagnon se bourraient, s'empiffraient à crever. C'était à qui des deux surpasserait l'autre. Soudain, Médée se leva, s'en alla à la cuisine et revint avec deux bouteilles de bière qu'il plaça devant les deux gargantuas.

— Si jamais tu deviens veuf, je te donnerai ma fille en mariage, déclara Pilonne en se versant un verre.

Il mangeait, il buvait et il toussait, arrosant ses voisins de grains de salive.

— Ane autre tranche ? interrogea Pilonne en s'adressant à son jeune voisin.

— C'est pas de refus.

Et, de nouveau, ils se coupèrent un copieux morceau de rôti froid.

— Pour un p'tit homme, vous êtes extra. J'me demande où vous mettez tout ça, fit Pilonne.

— Mangez, pis inquiétez-vous pas de ça, riposta Massais. Médée retourna chercher deux autres bouteilles de bière.

Entre le gros et le petit, c'était un concours à qui mangerait le plus. Les autres, qui avaient fini depuis longtemps, se passionnaient pour cette rivalité. Soudain, Pilonne, d'un geste sec, repoussa devant lui son couvert encombré de victuailles. Il avait fini, comme cela, brusquement. Le petit l'emportait. Lui, il vida complètement son assiette et se servit ensuite une tranche de pâté aux pommes.

— À cet'heure, on va pouvoir attendre le dîner, déclara-t-il.

Rassasiés, repus, les hommes étaient sortis de la salle à manger. Ils passèrent dans la chambre mortuaire et se groupèrent autour du cercueil. Froidement, ils contemplaient la figure du vieux qui avait toujours son sourire sardonique. À ce moment, Ernest s'amena avec un nouveau flacon. Les verres se remplirent.

— C'est triste de penser qu'on est là à manger et à boire, tandis que l'pére, lui, il peut pas prendre ane goutte ni ane bouchée, fit

Pilonne.

Sur les entrefaites, le corbillard arriva du village, conduit par Michel Linton. Alors, le corps du vieux Baptiste Verrouche fut placé dans le chariot funèbre et le cortège se mit en route pour l'église. Mathildé compta quarante-deux voitures. Entre les champs, les vergers, les prairies, la procession s'en allait d'un pas lent, passant devant des maisons où le père s'était souvent arrêté pour acheter une taure ou un veau.

Antoine Le Rouge, sa femme et son fils se trouvaient en avant de Médée Corbeau qui avait comme compagnon Urgèle Doutier, son voisin.

— C'est saprement ennuyant, le cheval de Médée a tout l'temps la tête su nous autes, fit d'un ton irrité la Antoine Le Rouge à son homme.

En effet, l'animal suivait de tellement près la voiture devant lui que sa tête, qu'il balançait à chaque pas, frôlait à tout instant le siège d'arrière d'Antoine Le Rouge où étaient sa femme et son fils.

— Cet animal-là bave tout l'temps su mon manteau de soie et il va le salir, ajouta la femme.

— Ton cheval va monter dans mon boghei. R'quiens-le ! Tire un peu en arrière, ordonna Antoine Le Rouge à Corbeau.

Mais Médée se mit à rire d'un rire épais.

— Ben, il te mangera pas. As pas peur, répondit-il de sa grosse voix railleuse.

Il aimait cela taquiner les gens, et Antoine Le Rouge venait justement de lui fournir un prétexte. Alors, naturellement, il laissa faire son cheval qui encensait de la tête et se frottait le nez au siège devant lui.

— Ce sapré cheval-là va tout gâter mon manteau, se lamenta la femme. Alors Antoine Le Rouge, qui était d'un caractère prompt, se pencha soudain en arrière et lança un grand coup de fouet à la tête de la bête de Médée. Sous le cinglement, l'animal se cabra, secoua les oreilles, fit un brusque écart et s'élança en avant. En passant, une des roues de la voiture de Médée accrocha le boghei devant lui. Le choc fut si violent qu'il le fit verser dans le fossé en même temps que se brisait l'une des branches du brancard de Médée. Instantanément, le cortège s'arrêta et les gens descendirent pour porter secours aux victimes de l'accident. Antoine Le Rouge se releva sain et sauf, ayant seulement reçu un rude ébranlement ; son fils avait été à moitié assommé en heurtant le sol et se remit debout tout étourdi mais la femme au manteau de soie avait un bras cassé.

À peu près à hauteur du corbillard, Médée parvint à maîtriser son cheval emporté.

Entre Antoine Le Rouge et Médée Corbeau, ce fut une belle engueulade puis une lutte. Les deux hommes se ruèrent l'un sur l'autre et se mirent à se talocher ferme, puis s'empoignèrent à bras le corps et roulèrent sur le sol. Les assistants intervinrent et séparèrent les combattants.

— Dans tous les cas, tu vas recevoir demain une lettre d'avocat, cria Antoine Le Rouge.

— Oui ? Ben ! ta lettre d'avocat, je me torche avec ! riposta Médée.

L'on sortit du fossé le boghei fort endommagé. Antoine Le Rouge le confia à son fils pour retourner à la maison. L'on hissa dans le carosse de Siméon Rabottez la femme blessée qui était sur le point de perdre connaissance. Le mari se plaça à côté d'elle, et, laissant en arrière le cortège funèbre, l'on partit au grand trot pour se rendre chez le rebouteur.

— Il y a rien de malchanceux comme de se rendre à un service, remarqua Prosper Laramée. Il arrive toujours quelque chose de vilain.

Au son grave et triste des glas, le cercueil du vieux Baptiste Verrouche entra dans l'église suivi de son groupe de parents et de voisins qui allèrent se placer dans les bancs avoisinant la dépouille mortelle. Philorum Massais était effroyablement ivre. C'est à peine s'il pouvait se porter et il se sentait très malade. Le gin et la bière qu'il avait pris, joints au repas d'ogre qu'il avait englouti, lui causaient un malaise qui allait sans cesse augmentant. Il avait les yeux vagues et ne savait trop ce qui se passait autour de lui. Il fut le dernier à entrer dans l'église. Selon le rite, il s'avança vers le bénitier pour y tremper les doigts et se signer, mais il chancela et, pour ne pas crouler au plancher, s'accrocha à la lourde vasque en pierre, en forme de soucoupe. Les sueurs lui coulaient sur la figure. Soudain, pendant qu'il se tenait ainsi cramponné à l'appui qu'il avait rencontré, il eut un haut le cœur. Sa bouche s'ouvrit démesurément avec une grimace et, dans une espèce de râle, dans un effort qui le secouait tout entier, il commença à rejeter l'énorme repas et les boissons qu'il avait pris le matin. Des bouchées de viande et des saucisses qu'il avait avalées

sans les mastiquer flottaient sur le bassin d'eau bénite. Au bruit de ses efforts, le garde-chien Polydore Surprenant et Hector Mouton accoururent et, prenant chacun par un bras le jeune homme qui avait peine à se tenir debout, le sortirent de l'église. Le vieux Polydore, qui en avait vu bien d'autres, était cependant scandalisé.

— Vomir dans le bénitier ! s'exclamait-il.

Le soutenant toujours, les deux hommes le traînèrent sous la remise aux voitures et le firent asseoir par terre à côté de son boghei, afin qu'il pût se remettre au grand air.

— Maudit, que j'sus malade ! répétait-il en faisant de nouveaux efforts pour se débarrasser de ce qu'il avait sur l'estomac.

— Que j'sus malade, que j'sus donc malade ! se lamentait-il.

Mouton et le garde-chien le laissèrent là pour retourner à l'église. Quelques jeunes gens se tenaient debout à l'arrière de la nef, ne tenant pas à aller se placer dans les bancs. L'homme fort se joignit à eux. Au bout de quelques minutes, il leur faisait palper ses biceps et relevait la jambe de son pantalon pour leur faire admirer les muscles de ses mollets. Il était né fort, puissant, et il était orgueilleux de sa force comme une jolie femme de sa beauté. Ses bras, ses jambes, son torse, il s'imaginait qu'il n'y en avait pas de semblables et il les exhibait en toute occasion.

À l'autel, le prêtre, avec une grosse face blanche, bouffie de graisse, offrait le saint sacrifice de la messe, lançait des invocations, prononçait des oraisons pour le défunt. Mais un service d'union de prières, c'est court, c'est vite fini. On a payé un écu par an pour l'avoir, mais on en a tout juste pour ses écus. Bientôt,

l'officiant, accompagné des deux enfants de chœur, l'un portant la croix, l'autre le goupillon et l'eau bénite, descendit dans la nef, s'approcha du pauvre catafalque surmonté d'une douzaine de maigres cierges, aspergea le cercueil, puis, après un dernier requiescat in pace,tourna et, d'un pas lent, sa large chasuble lui battant les reins, s'en alla vers la sacristie. Le service était fini.

Alors, les cloches tintèrent de nouveau. L'on descendit le cercueil de ses tréteaux et, dans un remuement de petits bancs poussés par les pieds et dans un bruit de pas, l'on sortit de l'église pour se rendre au cimetière, tout à côté. L'on entendait les cris des collégiens à la récréation, se livrant à leurs jeux dans la cour.

Pendant que, penchés autour du trou béant, les fils, les parents et les amis regardaient la caisse funèbre, le corps du vieux Verrouche fut lentement descendu dans sa dernière demeure. Puis les pelletées de sable et de gravier commencèrent à glisser sur le cercueil. Le fossoyeur et son fils accomplissaient méthodiquement leur besogne. L'un à la tête, l'autre aux pieds, ils faisaient couler dans la tombe le tas d'argile fraîche à côté de la tranchée. Serré dans un veston étriqué et coiffé d'un feutre cabossé, le vieux avait dans la bouche une chique de tabac et, de temps à autre, il lançait de côté un jet de salive jaunâtre. Le fils portait un chandail de grosse laine rouge déteinte, percé aux coudes et une casquette d'étoffe grise. Bientôt, la bière fut recouverte. Le vieux Baptiste Verrouche était effacé à jamais de la surface de la terre. Le sable et le gravier continuaient de tomber. Maintenant, la fosse était comblée. Alors les assistants commencèrent à s'éloigner. Il ne resta plus que les plus proches parents et une couple de voisins.

— Ben, on partira pas sans prendre un coup, annonça Hector Mouton et, sortant le flacon de gin qu'il avait apporté, il le déboucha et le passa à Zéphirin, le fils aîné, qui prit une bonne gorgée. Napoléon et Grégoire burent à leur tour. Le flacon payé par le gain du défunt à la roue de fortune passait de bouche en bouche. Après avoir bu, chacun essuyait le goulot avec la paume de la main et passait la bouteille à son voisin. On l'offrit aux fossoyeurs.

— Juste ane larme, fit le vieux qui cracha sa chique et porta le cruchon à ses lèvres. Son fils en fit autant. Hector Mouton avala la dernière gorgée. Ensuite, il égoutta le flacon au-dessus de la tombe, l'aspergeant de gin. Puis, pris d'une subite inspiration, il le planta dans le sol grisâtre, au-dessus de la tête du mort. Dernière borne, dernier souvenir, dernier viatique. Tout le monde s'en alla. Et, enfermé entre ses quatre planches, le vieux maquignon resta seul dans la terre, pour les siècles des siècles.

Et cela se passait à Allumettes, le village le plus ignorant, le plus fanatique et le plus ivrogne des neuf provinces du Canada.

Visages de la vie et de la mort.

q

Deuxième partie Mame Pouliche

Ah ! ce qu'elle en avait vidé des crachoirs dans sa vie, mame Pouliche !
Et ce qu'elle en avait ingurgité des doses de parégorique ! Faut

bien essayer de se consoler, n'est-ce pas, d'oublier ses misères ? Pour sûr, il y en a qui font pire.

Depuis près de quarante ans, elle faisait chaque jour le ménage dans les bureaux d'une grande compagnie d'assurance qui occupait un étage entier d'un vaste édifice. Le personnel comptait une soixantaine de personnes, hommes et femmes. Il y avait une dizaine de bureaux privés et une grande salle. Chaque fin d'après-midi, mame Pouliche et son assistante se rendaient au travail après le départ des employés et faisaient le plus gros du nettoyage. Ensuite, elles revenaient le matin avant l'arrivée des commis, pour terminer leur besogne. Balayer, laver, essuyer, épousseter, vider les paniers et les crachoirs, nettoyer la chambre de toilette, c'était le rite. Mame Pouliche exerçait ce métier depuis l'âge de vingt-quatre ans.

Mme Pouliche, c'était une longue perche, maigre et grise. Elle avait des cheveux gris, des yeux gris, ronds, à fleur de tête et une peau grise et sèche, grise de la couleur des linges avec lesquels elle essuyait les bureaux. On ne pouvait s'imaginer que cette peau eût jamais été jeune et fraîche. Elle donnait l'impression d'avoir toujours été grise. Avec ça, un nez plat, écrasé, et une voix de crécelle. Non, elle n'était ni belle, ni tentante, ni faite pour exciter les désirs, mame Pouliche. Lorsqu'on la voyait passer avec son seau et son balai, on pouvait dire qu'elle avait le physique de son emploi.

D'une façon frappante, elle avait les manières d'une poule, mame Pouliche, très ressemblantes. Le matin, avant d'entrer dans le bureau du gérant où il y avait un tapis, elle se frottait les pieds sur le plancher, en glissant, comme la poule qui gratte avec

une patte, puis avec l'autre, pour découvrir dans la terre, dans la poussière, un grain de blé, un vermisseau, un insecte.

Pendant près de quarante ans, sa vie avait passé à balayer les planchers, vider les crachoirs et nettoyer les latrines. Évidemment, c'est plus agréable d'être employée de magasin, serveuse de restaurant ou sténographe, mais on ne choisit pas toujours son mode de gagner sa vie. Le plus souvent, on prend ce que l'on trouve. Dans la vingtaine, elle avait travaillé dans une manufacture de chaussures, mais cette besogne la rendait malade. À la pension où elle habitait, logeait aussi la femme de peine de l'assurance en question. Celle-ci, âgée et peu solide, avait demandé à se faire aider. Mame Pouliche avait été engagée. L'autre était morte quelques mois plus tard et l'assistante lui avait succédé, avait pris le titre et la charge de femme de ménage tout comme une autre prend le titre de reine en montant sur le trône.

Ça faisait bien des années de cela, mais aucune ne lui rappelait un événement spécial, car toutes se ressemblaient, s'étaient écoulées de la même manière : vider des crachoirs, nettoyer des latrines et se droguer à l'élixir parégorique. À la vérité, elle s'était mariée et c'était là qu'elle avait pris son nom de mame Pouliche, mais ce mariage n'avait jamais été bien sérieux et la pauvre femme aimait mieux ne pas y penser, car il lui avait apporté plus d'ennuis que d'agréments. Vers ses trente ans, elle avait fait la connaissance de M. Pouliche, un petit vieux grêle d'une cinquantaine d'années, qui vivotait du revenu d'une salle qu'il louait un soir par semaine ou par mois à des sociétés, des clubs, des organisations qui y tenaient leurs réunions. Lui-même avait fondé un club musical dont il était directeur. La femme de peine l'avait rencontré à plusieurs reprises alors qu'il portait son uniforme de

chef d'orchestre : un petit veston à boutons de métal et une casquette à galons d'or. Pour dire la vérité, il n'avait pas du tout la mine d'un don Juan, d'un séducteur, M. Pouliche. Même, il avait un petit air insignifiant, plutôt niais, mais la casquette et le veston à ornements dorés avaient fait impression sur la femme de trente ans. Un soir, elle l'avait vu dirigeant ses musiciens à une réunion où il remplissait un engagement. Il aimait les petits airs : Et digue et digue don.

Son bâton battait la mesure, légère, légère, légèrement…

C'était bien difficile de le prendre au sérieux, M. Pouliche, avec sa musique de la faridondaine, la faridondé, mais tel quel, il ne déplaisait pas à la femme de peine et, lorsqu'il demanda un jour de l'épouser, elle accepta et elle devint mame Pouliche. Alors, avec les quelques cents piastres d'économies qu'elle possédait, ils se mirent chez eux. Dire qu'il était bien fringant, M. Pouliche, ce serait exagérer. Mame Pouliche s'était attendue à autre chose. Réellement, elle était déçue, elle n'en avait pas pour son argent, car c'était elle qui payait pour tout, qui subvenait aux charges de la vie commune. Tout son salaire y passait, jusqu'au dernier sou. Et pas de compensations. Lui, il se laissait vivre. Leur union durait bien depuis six mois lorsqu'il se produisit un événement à sensation. Avertie par on ne sait qui, la police fit un jour une descente à la salle de M. Pouliche lors d'une répétition musicale. Ce qu'elle vit en entrant, on ne le sut que vaguement, car le procès eut lieu à huis clos, mais M. Pouliche fut condamné à trois ans de pénitencier pour « outrages aux mœurs et à la morale », disait le jugement. Avec ces goûts-là, ce n'était pas étonnant qu'il fût si peu fringant, se disait mame Pouliche. Elle devint veuve l'année qui suivit. Son nom de mame Pouliche, ce fut tout

ce que son mari lui laissa. Elle garda le petit logis qu'elle avait meublé et prit son assistante en pension. De cette façon, les dépenses étaient diminuées.

Et tous les jours c'était la même besogne, le même programme : balayer, laver les planchers, vider les crachoirs et nettoyer les latrines. Naturellement, elle ne trouvait pas la vie drôle. Alors, pour se réconforter, elle avait recours à l'élixir parégorique. Mais bien du temps s'était écoulé avant qu'elle eût découvert ce précieux dictame.

Fallait connaître le métier, fallait l'avoir exercé, fallait avoir passé par là pour savoir comme c'est malpropre les hommes. Pires que des pourceaux. Ainsi, il y en avait un qui avait pris le rhume et qui toussait. Alors, au lieu de se servir de son crachoir, par pure malice, pour l'humilier, pour lui rendre sa tâche plus répugnante, il étoilait le plancher de gros crachats visqueux qu'elle était forcée de nettoyer. Mais ça c'était rien. Fallait voir quelles saletés ils entassaient dans la chambre de toilette. Il y en avait qui, délibérément, pour l'embêter, jetaient sur le parquet le papier dont ils s'étaient servis. Ils en jetaient tellement que cela formait comme une litière et, cette litière, ils l'arrosaient copieusement. Par plaisir, par méchanceté, pour lui causer des ennuis, pour lui rendre son travail plus pénible, plus sale. En ouvrant la porte, vous auriez dit une étable avec le purin. Ces gens-là, de vrais animaux. Oui, des répugnants, tous ces hommes. Après avoir déposé leur fumier, ils se plaisaient à tracer sur les murs des inscriptions qui attestaient de l'esprit ordurier de chacun. Des ordures, ils ne pensaient qu'à ça. Ils avaient beau avoir de l'instruction, être vêtus comme des messieurs, au fond, ils n'avaient l'idée qu'à l'ordure. Un jour, elle avait trouvé dans l'une

des cabines son portrait à elle, un portrait à poil, dessiné en quelques traits, mais très ressemblant et très drôlement fait. L'auteur de cette farce l'avait représentée tenant son balai et la façon dont elle empoignait le manche était d'un comique à se tordre.

Chaque soir et chaque matin, elle était bien dégoûtée, mame Pouliche, lorsqu'elle retournait chez elle. Un jour, en entrant, elle avait dit à son assistante :

— J'ai pas le goût de souper, je suis trop écœurée.

Alors, l'assistante – à ce moment-là, c'était Mélanie – avait répliqué :

— J'vas vous donner quelque chose qui va vous faire du bien.

Puis, elle était allée à sa chambre et en était revenue avec une fiole. Dans un peu d'eau sucrée, elle avait versé une cuillerée à thé de sa préparation.

— Prenez ça, avait-elle dit en tendant le verre.

L'autre y avait porté les lèvres. Ça goûtait un peu l'anisette. Pas désagréable. Alors, elle avait avalé sa liqueur. C'était vrai que ça faisait du bien. Ça la stimulait. Et elle oubliait les crachoirs et les ordures de la chambre de toilette.

— Qu'est-ce que c'est, ça ? demanda-t-elle un moment plus tard.

— C'est de l'élixir parégorique. C'est pas dangereux, ça coûte pas cher et ça fait du bien.

Les deux femmes se mirent à table, prirent une tasse de thé et quelques aliments. Oui, c'était vrai qu'elle avait les manières d'une poule, mame Pouliche. Au lieu de prendre une franche bouchée avec sa fourchette, elle donnait de petits coups dans son assiette, comme la poule qui picore, qui donne du bec, à droite, à gauche. Elle pignochait, saisissant du bout de son outil un brin de viande, de salade, de spaghetti, jamais une vraie bouchée.

Maintenant, après sa dose de parégorique, mame Pouliche éprouvait un grand apaisement, elle sentait ses nerfs calmés et, assise sur sa chaise, elle se laissait doucement aller au sommeil qui s'appesantissait sur elle. Ce soir-là, elle se coucha tôt et passa une bonne nuit. Le lendemain matin, en revenant de son travail, elle arrêta chez le pharmacien et acheta un flacon de parégorique. Alors, elle prit comme ça l'habitude d'en prendre trois fois par jour. Pas une grosse dose évidemment. Une cuillerée à thé dans un peu d'eau sucrée. Ce que ça lui faisait du bien ! C'était miraculeux. Une vraie panacée. L'alcool la stimulait, puis amenait le sommeil.

Quand on gagne sa vie à vider des crachoirs, à nettoyer des latrines, une pareille liqueur, ça vous soulage. Pour sûr que Mélanie lui avait rendu un fameux service en lui faisant connaître cette préparation.

Dans l'année, il y a les jours ordinaires et il y a les jours exceptionnels, les fêtes par exemple. Dans l'existence de mame Pouliche, en plus des jours ordinaires, il y avait chaque hiver une journée exceptionnelle : la journée de la Grande Saleté, le lendemain de la soirée du personnel de l'assurance. C'était de tradition. Une fois par an, patrons et employés se rencontraient et festoyaient dans une réunion sociale qui avait lieu dans les bureaux

mêmes de la compagnie. On dansait, on faisait de la musique, on s'amusait, on mangeait et on buvait (car il y avait toujours un plantureux buffet) et l'on vomissait aussi. La première fois que mame Pouliche était arrivée pour faire le ménage le lendemain d'une de ces soirées, elle était restée stupéfaite, dégoûtée devant ce qu'elle avait trouvé. Seigneur Jésus ! jamais de sa vie, elle n'avait vu pareille saleté. Ces gens-là avaient mangé et bu comme des pourceaux et ils avaient rejeté ce qu'ils n'avaient pu digérer. Les latrines étaient dans un état repoussant. L'on avait vomi non seulement dans le bassin des cabinets, mais sur le siège. Même les murs étaient éclaboussés. Et l'on respirait là une odeur forte, surie, qui faisait lever le cœur. Dans certains bureaux privés, les crachoirs étaient remplis de dégobillis, d'autres d'urine. Réellement, il semblait que l'on s'était efforcé de faire toutes les saletés possibles. Maintenant, il lui fallait nettoyer tout cela. Alors, avec la vadrouille, les seaux, les brosses, elle et son assistante avaient travaillé une partie de l'avant-midi, avaient passé des heures à enlever ces ordures.

Chaque année, c'était la même chose. Plus exactement, c'était pire, car on aurait dit que les gens cherchaient à se surpasser dans l'ordure, à lui donner plus d'immondices à enlever. Oui, une fête pour les autres ; pour elle, une répugnante corvée. Mais il lui fallait gagner sa vie, sa pitance, et elle lavait, nettoyait tous ces vomissements. Ah ! elle en vidait de beaux crachoirs ces lendemains de sauterie et de beuverie. Après ce spectacle, après cette besogne, elle restait écœurée pour le reste de la journée. Le midi, elle n'osait se mettre à table, tellement elle avait dans le nez cette odeur de nourriture renvoyée. Alors, pour oublier, pour se remettre, elle prenait une dose de parégorique. Pas une cuillerée à thé, bien sûr. Une grande cuillerée à soupe et même un peu plus.

Fallait se purger l'esprit de toutes ces saletés. Bientôt, elle tombait dans une torpeur, puis elle dormait, mais souvent elle avait des rêves pénibles.

Avec le temps, elle en voulait davantage, de sa panacée. Elle en prenait de fortes doses. Fallait ça pour la soutenir dans sa repoussante besogne. Alors, elle ne mesurait plus par cuillerées, elle versait généreusement et avalait.

Chaque matin, elle se levait, s'habillait à la hâte, prenait le tramway et descendait en ville pour aller vider ses crachoirs, nettoyer les cabinets. Cela, tous les jours, d'une semaine à l'autre, d'un mois à l'autre, d'une année à l'autre. Et cela durerait jusqu'à sa mort.

Sa vie, ce n'était pas un morne désert, aride et monotone, car dans le désert il y a l'étendue illimitée, la grandeur sauvage, les mirages, les puissants souffles du vent, et parfois une oasis fraîche et fleurie. Sa vie, c'était plutôt comme une longue, pauvre et sordide rue, sans arbres et sans fleurs, aux laides maisons uniformes, peuplées de figures hostiles, ironiques, taquines.

Mais elle avait son élixir parégorique.

Le parégorique, c'était son ami, son soutien, sa consolation. C'était son appui, son réconfort, son viatique.

Toute la misère de sa pitoyable vie fondait, toute la laideur de sa pauvre existence de paria s'effaçait lorsqu'elle prenait le précieux dictame, lorsqu'elle avalait la drogue bénie.

Ah ! s'il n'y avait pas à portée de la main pareil cordial, comment pourrait-on supporter les maux et les calamités de chaque jour ?

Les seules joies qu'elle avait connues, mame Pouliche, elle les devait au parégorique.

Elle avait l'impression d'être sur la terre pour laver des planchers, vider des crachoirs, nettoyer des latrines remplies de saletés et d'ordures.

Et elle vieillissait, elle devenait plus grise. Ses cheveux se faisaient plus gris, sa peau plus grise, ses yeux plus ternes. Elle ne maigrissait plus : elle se desséchait. C'était un squelette habillé de peau.

À vider des crachoirs, à nettoyer des latrines, elle gagnait sa pitance, mame Pouliche. Tous les jours la même routine et ça ne changerait jamais. Jamais il ne lui arriverait un héritage ou un de ces heureux hasards qui vous permettent de prendre votre tablier, de le lancer dans la poubelle, d'envoyer votre métier à tous les diables et de vous la couler douce. Elle, la chance n'était pas de son côté. Ainsi, pendant treize mois et demi, elle avait participé, sans jamais rien gagner, au tirage hebdomadaire organisé par l'un des commissionnaires. Alors, lasse de toujours payer et de ne rien recevoir, elle avait abandonné la partie.

— Non, c'est fini. J'en ai assez de donner mon argent aux autres, avait-elle répondu lorsque le garçon lui avait offert un billet comme d'habitude.

Alors, en badinant, celui-ci avait répliqué :

— Vous avez tort. Vous gagneriez cette semaine.

Puis, se tournant vers l'assistante de mame Pouliche, une nouvelle qui en était à sa première semaine :

— Tiens, vous prenez le billet et vous allez voir si vous ne décrochez pas le prix.

Alors l'autre avait pris le coupon, payé vingt-cinq sous et avait gagné le tirage. Pour son début, elle avait encaissé quatorze piastres.

— Pis moi, j'ai payé vingt-cinq cents pendant plus de treize mois et j'ai jamais retiré un sou, commentait amèrement mame Pouliche en regardant son assistante qui, toute épanouie, comptait ses billets.

Pas de chance.

Un jour, dans le tramway, elle s'était fait voler le salaire qu'elle venait de recevoir. Elle s'en retournait chez elle le samedi avant-midi et elle avait mis son enveloppe dans sa sacoche. À un coin de rue, deux voyageurs montèrent dans la voiture : un monsieur élégamment mis qui alla s'asseoir à sa droite et une femme quelconque, à sa gauche. L'homme tenait à la main un magazine illustré qu'il se mit à feuilleter négligemment lorsqu'il se fut installé. Les dessins étaient très osés, scabreux même. Le voyageur les regardait d'un air détaché. D'une main nonchalante, il tournait une page, puis une autre. Un peu curieuse, mame Pouliche s'allongeait le cou et guignait, sans en avoir l'air, les illustrations folichonnes. Pendant ce temps, sa voisine de gauche descendit sans qu'elle s'en rendît compte puis, à l'arrêt suivant, son voisin se leva et sortit lentement, tenant sa revue. Madame Pouliche le suivait des yeux. Lorsque la voiture se fut remise en marche, la femme de peine ramena ses deux mains sur ses genoux et constata soudain que la sacoche, qu'elle tenait au bras gauche, avait disparu. Ainsi, elle s'était laissée aller à regarder des gravures polis-

sonnes et elle avait perdu son salaire. Oui, pendant six jours, elle avait vidé des crachoirs, nettoyé des cabinets d'aisances pour se faire filouter son enveloppe.

Un jour, en faisant le ménage, mame Pouliche trouva dans le bureau du gérant un billet de banque de cinq piastres que l'on avait apparemment échappé. Foncièrement honnête, elle se rendit plus à bonne heure à son travail le lendemain.

— Voici ce que j'ai ramassé sur le plancher, dit-elle en tendant l'argent au personnage.

— Je me demandais où je l'avais perdu, répondit l'autre en prenant le billet. Fouillant dans sa poche, il en sortit une pièce de vingt-cinq sous qu'il lui remit.

— C'est peu, mais c'est de bon cœur, fit-il.

— Merci, c'était pas à moi et je ne pouvais le garder, déclara mame Pouliche.

À quelques mois de là, la femme de peine demanda une augmentation de salaire.

— Je vais soumettre votre requête aux administrateurs, répondit le gérant. Lorsque ceux-ci se réunirent, il leur fit part de la demande de mame Pouliche.

— Qu'est-ce que vous en dites ? interrogea l'un des directeurs en regardant le gérant.

— Bien, je crois que ce serait commettre une extravagance, ce serait jeter l'argent par la fenêtre. Elle n'en a pas besoin. Il y a quelque temps, elle a trouvé un cinq piastres et l'a remis au propriétaire !

Alors, devant pareille simplicité, les autres se mirent à rire.

— Bon, vous direz que la compagnie ne peut dans le moment accorder d'augmentation de salaire, expliqua le directeur, réglant ainsi la question.

Il y a des hommes qui se disent : « Moi, cette année, j'ai vendu cent automobiles, cent cinquante radios, j'ai posé trois cents semelles de chaussures », ou bien : « Moi, j'ai placé deux cents pains chaque jour, cent cinquante pintes de lait. » Puis, il y en a qui pensent en eux-mêmes : « Moi, j'en ai bu des bouteilles de bière dans ma vie. » D'autres calculent mentalement le nombre de femmes qu'ils ont eues. Ça, c'est des pensées qui n'ont rien d'affligeant. Mame Pouliche, elle, ce qu'elle pouvait se dire, c'est qu'elle en avait vidé des crachoirs, plus que n'importe quelle autre femme de la ville.

Ses assistantes avaient eu plus de chance qu'elle. Elles s'étaient casées, si l'on peut dire. Rose, sa première, une grande et jolie blonde, ancienne couturière que ses yeux trahissaient, dont la vue faisait défaut, avait pris ce métier de femme de peine parce qu'il lui fallait travailler pour vivre, mais elle s'était mariée au bout de six mois. Mélanie, la deuxième, une brune qui arrivait chaque matin la figure fardée, avait trouvé un petit vieux pour l'entretenir. Émilienne qui lui avait succédé avait été à la tâche pendant treize ans, puis elle était morte, emportée par la pneumonie. Finies ses misères à celle-là. Mame Drapeau, abandonnée par son mari, avait travaillé pendant dix ans, puis son fils maintenant grand, lui avait dit : « C'est moi qui vais gagner maintenant et te faire vivre. » Alors, depuis ce temps, elle se reposait. Quant à la Bourrette, une grosse veuve, son assistante actuelle, acoquinée avec un chômeur séparé de sa femme, c'était une pâte

molle qu'elle s'était souvent promis de renvoyer, car elle était lente, négligente, il fallait toujours pousser sur elle pour la faire marcher. Non, ça ne pourrait pas durer comme ça. Faudrait la remplacer.

Mais ces femmes, elles vivaient, tandis qu'elle…

Avec les années, elle devenait plus grise, plus maigre, plus laide avec ses yeux gris à fleur de tête, vides d'expression.

Il vint un jour où ça faisait trente ans qu'elle faisait le ménage dans ce grand bureau d'assurance. Elle connaissait tout le personnel. Il y en avait qui étaient des jeunes gens lorsqu'elle était entrée là et aujourd'hui ils étaient grands-pères. Ces gens-là faisaient parfois des voyages, quelques-uns même étaient allés en Europe, ils possédaient des automobiles, ils étaient bien vêtus, ils faisaient une belle vie… Toi, vide des crachoirs, la vieille !

Pour se consoler, pour oublier, pour accomplir sans trop de dégoût sa tâche quotidienne, elle s'administrait de rudes doses de parégorique. Après cela, elle plongeait dans une torpeur dont elle s'éveillait la tête lourde, l'air égaré, hébétée.

Elle n'avait plus d'appétit, ne mangeait pas. Elle n'avait de goût que pour son parégorique. Et maigre à faire peur. Puis, la nuit, elle faisait de mauvais rêves, des rêves pénibles, harassants. Ce n'était donc pas assez d'avoir de la misère le jour, fallait en avoir la nuit.

Toujours elle tirait au collier, mais il y avait des heures où c'était plus difficile. Ses forces diminuaient. Puis le cœur semblait détraqué, comme une vieille pompe qui refuse de pomper. À certains moments, il lui semblait qu'elle allait s'affaisser, s'écraser

au plancher. Mais malgré tout, beau temps, mauvais temps, malade ou pas malade, elle vidait ses crachoirs, nettoyait les latrines.

Et, la tâche terminée pour le moment, elle avalait d'amples rasades de parégorique.

Un matin, elle se leva en retard pour se rendre à son travail. Ensuite, elle manqua par quelques secondes le tramway qu'elle devait prendre et dut attendre cinq minutes pour le suivant. C'est toujours ainsi. À l'édifice, comme la chose se produisait souvent, le préposé à l'ascenseur n'était pas encore arrivé. « Sa femme était couchée sur sa queue de chemise et il n'a pas pu se lever », fit tout haut mame Pouliche, furieuse de ces contretemps. Alors elle prit les escaliers, mais elle soufflait péniblement, fortement, le cœur lui battait et elle était à bout d'haleine lorsqu'elle arriva à son étage. Naturellement, la Bourrette était en retard, elle aussi, cette paresseuse. Jamais à temps, celle-là. Collée à son chômeur. Il faudrait pourtant lui donner son congé et en prendre une autre. Ça allait mal. Personne ne pouvait donc se lever à l'heure ? Maudit ! qu'elle était de mauvaise humeur, mame Pouliche ! En hâte, elle se rendit à son armoire, enleva son vieux manteau gris, élimé, froissé, à collet en fourrure de rat d'égout, son chapeau déteint, déformé, cabossé, les accrocha et mit son tablier, prit sa brosse, son linge à essuyer les bureaux et son seau à vider les crachoirs. Son trousseau de clés cliquetant et ballant à sa ceinture, elle se dirigea en toute hâte vers le bureau de l'assistant-gérant, toujours l'un des premiers arrivés. Fébrilement, elle ouvrit la porte, fit quelques pas, puis, foudroyée par une syncope, croula au plancher, heurtant et renversant en même temps le vase aux saletés dont le contenu se répandit sur le prélart. Elle gisait là,

morte, mame Pouliche, morte à la tâche, sa vieille tête grise et sa figure grise baignant dans l'eau sale, dans le jus du crachoir, un bout de cigare à côté de la bouche…

La fin du voyage.

q

Troisième partie Le notaire

Monsieur Anthime Daignault dit Lafleur était maître de poste de son village, marchand général et horticulteur. Son père avait été notaire et les habitants de la paroisse, qui avaient vu grandir le fils, l'appelaient lui-même notaire, lui appliquant le qualificatif qu'ils avaient toujours donné au vieux tabellion. C'était un homme plaisant, aimant à causer et d'humeur égale. Il marchait sur ses cinquante ans ; au premier coup d'œil, on ne lui en eût pas donné plus de quarante, mais lorsqu'on lui parlait et qu'il ouvrait la bouche pour répondre, une bouche sans dents, il donnait l'impression d'être plus âgé qu'il n'était. Monsieur Daignault était veuf depuis plus de vingt ans, sa femme étant morte de tuberculose au bout de cinq ans de ménage, après avoir langui pendant deux longues années. Il ne s'était pas remarié, sa première expérience ne lui ayant pas laissé de bons souvenirs. Deux servantes, deux vieilles filles entretenaient sa maison et l'aidaient aux travaux de son parterre, le plus beau du comté et son orgueil. Françoise, âgée de quarante et un ans, était entrée à son service à l'âge de dix-huit ans. Elle avait pris soin de sa femme malade et elle était restée dans la maison après la mort de celle-ci. C'était une grosse et forte brune, très solide, à figure plutôt bestiale, mais

travaillante et très dévouée. Elle se réservait les travaux pénibles : elle faisait la lessive, lavait les planchers, rentrait le bois dans la maison, bêchait le jardin à l'automne, posait les doubles-fenêtres et accomplissait une foule de besognes plutôt du domaine des hommes. C'était une très bonne pâte de fille. Elle retirait un maigre salaire, mais malgré cela elle faisait des économies et, à l'automne, aux environs de la Saint-Michel, des cultivateurs venaient lui payer des intérêts ou lui demander de l'argent à emprunter. L'autre servante, Zéphirine, était une cousine de la défunte femme du notaire. Lorsque ses parents, des fermiers, étaient morts, elle avait continué d'habiter la maison paternelle avec son frère Joachim, mais celui-ci s'était marié un an plus tard et, ne pouvant s'entendre avec sa belle-sœur, Zéphirine songeait à s'en aller, mais où ? Elle ne le savait pas. Sur les entrefaites, elle avait rencontré monsieur Anthime Daignault et lui avait raconté son embarras.

— Viens-t'en rester à la maison, lui avait dit monsieur Daignault, bonhomme. Tu aideras à Françoise, mais les gages ne seront pas forts.

Et Zéphirine avait fait sa malle et était arrivée un samedi après-midi. Il y avait quinze ans de cela. C'était elle qui s'occupait de la cuisine, et le notaire, bien qu'il n'eût pas de dents, faisait de fameux repas, car devant son fourneau elle était un peu là.

Monsieur Daignault menait une existence calme et paisible. Il dirigeait son magasin, causait avec les clients, écoutait leurs histoires et, parfois, à l'automne, à l'époque des paiements, leur prêtait de l'argent. Les portes du magasin fermées, il se réfugiait dans son jardin et s'occupait de ses fleurs. C'était là sa famille. Il

sarclait, arrosait, taillait, émondait, arrachait, transplantait et il était heureux.

Il avait deux commis honnêtes et zélés qui le servaient bien et faisaient prospérer son commerce. Le bureau de poste était installé dans un coin du magasin. C'était lui qui, derrière le guichet, distribuait les lettres et les gazettes au public. Toutefois, il aimait bien qu'on lui témoignât des égards et qu'on lui dît bonjour. Souvent, l'été, des lettres moisissaient dans les casiers parce que des citadins, passant la belle saison dans la localité, négligeaient de le saluer en allant réclamer leur courrier. Simplement, vous lui demandiez :

— Des lettres pour monsieur Bédard ?

— Il n'y a rien, vous répondait-il sèchement, même s'il y avait plusieurs plis à votre adresse.

De la civilité, il voulait de la civilité. Ça ne coûte pas cher, la civilité.

Et monsieur Daignault, ses deux commis et ses deux servantes vivaient heureux dans la paix et la tranquillité.

Or, il arriva que le vieux curé du village, devenu infirme, fut mis à sa retraite. Son remplaçant, monsieur Jassais, quarante ans environ, se signala dès son arrivée dans la paroisse par des sermons contre l'impureté. Tous les dimanches, en toutes occasions, il tonnait contre ce vice qui semblait lui inspirer une vive horreur. C'était un homme grand et robuste que ce curé. Un colosse avec une grosse face rouge, sanguine, de petits yeux noirs très vifs et d'épaisses lèvres pendantes. À l'entendre, on aurait cru que les hommes et les femmes forniquaient nuit et jour, dans les

maisons, les granges, les champs, en tous lieux, et non seulement entre eux, mais avec leurs bêtes. Et ainsi l'acte de la chair cessait d'être un geste naturel pour devenir un péché monstrueux, répugnant, bestial, excrémentiel, digne des pires tourments de l'enfer éternel. Lorsqu'il prêchait, lorsqu'il condamnait l'impureté avec des éclats de voix et des gestes désordonnés, le visage du prêtre devenait écarlate, apoplectique. Par suite de leur violence, ses prédications jetaient le trouble dans les cerveaux, perturbaient les esprits et éveillaient de malsaines curiosités.

— Il pense donc rien qu'à ça ! disait la Antoine Le Rouge, la couturière du village.

— Il doit avoir le feu quelque part, ajoutait le mari.

— À parler comme ça, il souffle sur les tisons pour allumer le feu, déclarait une vieille voisine qui avait l'expérience de la vie.

Or, un soir de juillet, après souper, le notaire était à arracher quelques mauvaises herbes dans son jardin, à côté de sa maison, pendant que la robuste Françoise était occupée à arroser les fleurs. Le curé vint à passer. Courbé entre les plants de géranium, le notaire se redressa en entendant un pas lent et lourd sur le trottoir en bois. Apercevant le prêtre, il le salua. Ce dernier s'arrêta, appuya son corps épais et puissant sur la clôture qui bordait le parterre.

— Vous n'arrêtez donc jamais de travailler, monsieur Daignault ?

Alors, celui-ci, badin :

— Bien, monsieur le curé, ça chasse les mauvaises pensées.

— Justement, reprit le prêtre, je voulais vous entretenir d'une chose que je ne peux approuver. Vous vivez avec deux femmes dans votre maison. Je ne dis pas que vous commettez le mal, mais ça ne paraît pas bien. Il faudrait vous marier.

Le notaire restait trop surpris pour répondre. Machinalement, il s'essuyait le front avec la paume de la main.

— C'est grave ce que vous dites là, monsieur le curé. Forcer les gens à se marier quand ils n'en ont pas envie, c'est un peu raide et ça peut avoir des conséquences regrettables. Puis, comme vous venez de le dire, je ne fais pas le mal.

— Je n'en doute pas, mais c'est là un exemple pernicieux et je me trouve dans l'obligation de vous parler comme je fais.

— Mais, monsieur le curé, je me trouve très bien comme je suis. Ça fait vingt ans que ma femme est morte et je n'ai jamais pensé à me remarier. Puis j'ai jamais entendu dire que quelqu'un se scandalisait parce que j'ai deux servantes dans ma maison.

— Vous ne pouvez savoir ce que le monde pense ou suppose. Faites ce que je vous dis. Mariez-vous.

— Oui, oui, mais une femme qui vous convient, ça se trouve pas comme une jument qu'on veut acheter. Puis, si elle a des défauts cachés, on peut pas la retourner. Faut la garder.

— Oui, tout ça c'est vrai, riposta le curé, mais vous êtes l'un des principaux citoyens de la paroisse et il faut que vous soyez au-dessus de tout blâme. Faut vous marier.

— Dans tous les cas, j'vas y penser, monsieur le curé.

Et la puissante masse noire se redressa, le prêtre regagnait lentement son presbytère de sa démarche lourde et balancée, pendant que le notaire le regardait s'éloigner, suivant des yeux le dos noir en dôme, aux robustes épaules qui faisaient des bosses à la soutane.

Or, jamais monsieur Daignault n'avait eu le moindre désir coupable à l'égard des deux vieilles filles qui vivaient sous son toit. Sa passion, c'était son jardin, ses fleurs. Si les vers ne rongeaient pas ses rosiers, si ses dahlias produisaient des fleurs rares, quasi inédites, il était enchanté. Mais le notaire resta perplexe. Certes, il avait toujours écouté les recommandations de son ancien curé et il les avait trouvées sages, mais celui-ci voulait l'obliger à se marier. Ça, c'était une autre paire de manches. De quoi allait-il se mêler, ce nouveau curé ? « Ça m'paraît qu'il veut tout révolutionner en arrivant. Mais il n'y a rien qui presse. Attendons », se dit le notaire à lui-même.

Et il attendit. Des semaines s'écoulèrent, puis, un soir, le curé repassa :

— Eh bien, monsieur Daignault, quand venez-vous mettre les bans à l'église ?

— Vous allez un peu vite, monsieur le curé. Je ne connais pas personne et je ne veux pas m'atteler avec quelqu'un qui va ruer, se mater et me donner toutes les misères du monde. Faut penser à ça.

— Vous ne connaissez personne ? Mais prenez l'une des deux femmes qui sont dans votre maison ! Vous les connaissez, celles-là.

Le notaire resta abasourdi.

« Mais si je me marie avec l'une des deux vieilles filles, songea-t-il, c'est alors que les gens pourront jaser, supposer des choses, penser à mal, tandis que maintenant »... Mais le notaire se contenta de se dire ces choses à lui-même, gardant ses réflexions pour lui.

C'est qu'il était un catholique convaincu qui allait à la grand-messe chaque dimanche et à confesse trois ou quatre fois par an. Il n'avait pas de principes bien arrêtés, mais le curé en avait pour lui et les autres, et ce qu'il disait faisait loi.

— S'il faut se marier, on se mariera, répondit-il simplement.

Tout de même, l'idée d'épouser l'une de ses bonnes lui paraissait plutôt baroque et n'était pas de nature à lui donner des idées réjouissantes.

Cependant, il pensait à ce que lui avait dit le curé.

Pendant plusieurs jours, il fut songeur, taciturne, ce qui fut remarqué de ses employés et des clients qui venaient au magasin.

— Il y a quelque chose qui le tracasse, disait-on.

Aux repas, il regardait longuement Zéphirine et Françoise, ses deux servantes. Des plis barraient son front. Laquelle prendre ?

Les deux femmes avaient constaté son air étrange et en causaient entre elles.

— Il est curieux, il paraît troublé, disait Zéphirine.

— Oui, depuis quelque temps, il est tout chose, répondait Françoise.

À quelque temps de là, alors que Françoise arrosait les plates-bandes de fleurs après souper, le notaire, qui rôdait dans son jardin, s'approcha d'elle et, à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que tu dirais, Françoise, de se marier ?

La grosse fille aux fortes hanches et aux seins puissants dans sa robe d'indienne bleue se redressa stupéfaite. Elle regardait le notaire avec une expression ahurie.

« Bien sûr qu'il a l'esprit dérangé », se dit-elle.

Et comme elle était devant lui à le regarder sans répondre, monsieur Daignault reprit :

— Tu n'as jamais pensé à te marier ?

— Ben, j'vas vous dire, personne ne m'a jamais demandée.

— Mais je te demande, moi. Veux-tu te marier ?

Françoise était bien certaine que Monsieur Daignault était devenu fou.

— Je veux bien, répondit-elle quand même.

— C'est bon. Dans ce cas-là, on publiera dans quinze jours. Puis je te donnerai de l'argent et tu iras en ville t'acheter une belle robe et un chapeau.

Maintenant Françoise se demandait si c'était elle ou le notaire qui avait perdu la boule. Elle rentra à la maison.

— Le notaire a l'esprit dérangé ben sûr, déclara-t-elle naïvement à Zéphirine. Il m'a demandée en mariage.

Zéphirine parut stupéfaite.

— Il n'avait pourtant pas l'air d'un homme qui pense au mariage. Jamais j'aurais cru qu'il était amoureux de toi ni de personne. Et qu'est-ce que tu as dit ?

— Ben, le notaire m'a demandée et j'ai dit oui.

Le lendemain, M. Daignault annonça qu'il partait pour Montréal. Il reviendrait le soir. Là-bas, il alla voir un dentiste pour se faire faire un râtelier. Il fallait bien se meubler la bouche pour se marier.

À quelques jours de là, ce fut Françoise qui prit le train, un matin. Elle revint avec une robe de soie bleu marine, un chapeau, des bottines et un corset… Un corset ! Elle n'en avait jamais porté un auparavant, mais quand on se marie !…

La publication des bans de M. Anthime Daignault dit Lafleur avec Françoise Marion, sa servante, causa tout un émoi dans la paroisse. Comme bien on pense, les commentaires furent variés.

Le mariage eut lieu. Le notaire étrennait un beau complet gris et son râtelier, et Françoise, sa robe bleue et son corset.

M. Daignault était l'ami de la paix et du confort ; aussi jugea-t-il inutile de se déranger et de se fatiguer pour faire un voyage de noces.

D'ailleurs pour l'importance du sentiment qui entrait dans cette affaire !…

Le midi, les nouveaux mariés prirent donc le dîner à la maison en compagnie de quelques voisins. Et, pour ne pas froisser Zéphirine en prenant des airs de dame et en se faisant servir, Françoise mit un tablier et l'aida à mettre les couverts. M. Daignault ne put

guère apprécier le repas, car son râtelier lui était plus nuisible qu'utile. Quant à Françoise, elle se sentait horriblement incommodée dans son corset neuf.

La journée se passa, très calme. Dans l'après-midi, M. Daignault voulut aller faire un tour au magasin.

— Ben, j'te dis, j'croyais qu'il avait l'esprit dérangé quand il m'a demandé pour le marier, répétait Françoise à Zéphirine en lui racontant pour la vingtième fois la proposition du notaire dans le jardin.

Le soir, vers les dix heures, les nouveaux mariés montèrent à leur chambre, là où la première Mme Daignault était morte il y avait vingt ans. M. Daignault enleva son râtelier, le regarda un moment, l'essuya avec son mouchoir, l'enveloppa dans une feuille de papier de soie et le serra dans un coffret, à côté d'un collier, de boucles d'oreilles et autres reliques ayant appartenu à sa défunte. Françoise dégrafa son corset, respira longuement et se frotta voluptueusement les côtes et les hanches avec ses poings. Elle aperçut à son doigt la large anneau d'or qu'elle avait reçu le matin à l'église et elle sourit en regardant du côté de son mari. Reprenant le corset qu'elle avait déposé sur une chaise, elle le remit soigneusement dans sa boîte et le déposa au fond d'un tiroir de la vieille commode. Et le notaire et son ancienne servante se mirent au lit.

Visages de la vie et de la mort.

q

Quatrième partie Les noces d'or

À Claude-Henri Grignon

Il y aurait bientôt cinquante ans que les époux Mattier, fermiers dans le rang du Carcan, près de Chambly, étaient mariés. Comme les Huneau, leurs troisièmes voisins, avaient célébré à l'été leurs noces d'or et qu'ils avaient reçu de riches cadeaux de leurs parents, le père Julien Mattier crut qu'il serait opportun de fêter le cinquantenaire de son mariage avec Amanda Level, la fille de l'ancien forgeron. Et, lorsqu'il disait fêter, ce n'était pas faire bombance et célébrer joyeusement qu'il avait dans l'idée, car il était d'une grande frugalité. En plus, il était pauvre, avait toujours été pauvre et les siens l'étaient aussi. Mais il voulait réunir ses enfants qui, pour la circonstance, lui apporteraient sûrement quelques présents. Jamais il n'avait manqué d'accrocher tout ce qu'il pouvait. L'occasion se présentait belle. Il fallait en profiter. Ayant donc décidé en lui-même de cette réunion de famille, il alla en dire un mot à sa fille Mélanie qui cuisinait des soupes et des tartes au fond d'un quick lunch de pauvres, de la rue Craig, à Montréal. Chaque fois qu'il allait en ville vendre ses produits au marché, il allait la voir, histoire de dîner sans bourse délier. Il mangeait, puis :

— Ma fille paiera, disait-il au patron.

Il avait toujours agi ainsi. Toute sa vie il avait exploité ses enfants. Lorsqu'il s'était marié à l'âge de 23 ans, son père lui avait donné comme patrimoine cinq cents piastres en argent, une paire de chevaux estropiés et une charrette. Avec cela, il s'était établi. Il s'était acheté une terre de cinquante arpents qu'il avait

payée quatre mille piastres et s'était mis à travailler ferme pour acquitter sa dette.

Les années s'étaient écoulées, le temps avait passé. Mattier avait eu quatre enfants, trois filles et un garçon. Afin d'économiser et d'aider son mari, la femme Mattier travaillait aux champs avec son homme lors de la fenaison et des récoltes. Les enfants aussi avaient fait très jeunes l'apprentissage des rudes travaux de la terre. Et l'on ménageait. Aux repas, l'on ne mangeait que des soupes maigres, du pain rassis, des pommes de terre, du lait écrémé et peut-être deux livres de lard par semaine. La crème, le beurre, les œufs, les rôtis de porc et les autres produits étaient portés au marché de la ville et vendus. L'hiver, le fermier Mattier confectionnait des balais de branches de bouleaux et ses enfants fabriquaient des chevilles de bois, des tiges pointues qu'il allait vendre aux bouchers qui s'en servaient pour leurs rosbifs. L'on ménageait, l'on vivait pauvrement, très pauvrement, pour payer l'hypothèque sur la terre.

Une hypothèque sur une terre, c'est comme le cancer ou la syphillis. Un homme achète une ferme. Il emprunte, disons, deux mille piastres ou plus pour commencer et la grève d'une hypothèque. Il lui communique alors la maladie. C'est comme un garçon avarié qui couche avec une belle fille et lui communique son mal. Ça ne guérit presque pas. Ça traîne, ça empire puis, souvent, c'est la mort triste et lamentable. Le fermier travaille dur pour payer son hypothèque. S'il a de la chance, il réussira à se défaire du fardeau dont il s'est chargé, à guérir la maladie. Mais souvent, c'est le contraire. Il est en retard pour ses paiements. Sa dette grossit. Au bout d'un certain nombre d'années, le cultivateur est parfois obligé d'emprunter de nouveau. C'est une deuxième hy-

pothèque, à un taux plus élevé. La maladie s'aggrave, la situation devient critique. Il faut faire face à de gros intérêts. Une malchance arrive. Il faut donner une troisième hypothèque. Pour cela, il faut trouver une garantie additionnelle, un billet promissoire. Alors, on va voir un parent pour lui faire endosser l'effet. Trois hypothèques sur une terre. La maladie est arrivée à sa dernière période. Pas de remède possible. La belle terre que vous aviez achetée à l'âge de vingt-cinq ans, alors que vous étiez plein de courage et d'énergie, vous vous la faites enlever à cinquante, après avoir travaillé, sué, peiné, et vous vous en allez les mains vides, les forces épuisées, le corps usé, le cerveau en détresse, pendant qu'un autre, plus jeune, recommence à son tour la même expérience.

Le père Mattier était ladre, violent, têtu, injuste, âpre au gain, dur pour lui et les siens, dans son désir d'amasser de l'argent pour payer la terre, faire disparaître l'hypothèque. Il se privait, lui et sa famille, pour économiser, économiser davantage. Lorsqu'on était à table, il regardait chaque bouchée que ses enfants avalaient et ses regards étaient un reproche muet. Et toujours mal vêtus, en haillons. Il fallait ménager, ménager toujours. Les enfants avaient peu fréquenté l'école et étaient restés ignorants, illettrés.

La famille vivait dans une vieille maison en bois, une vieille maison penchée, de quatre pièces : la cuisine, la salle à manger et deux chambres. Au-dessus, il y avait un grenier où l'on gardait la farine, le tabac, les pois et le blé d'Inde pour la soupe. Le toit avait constamment besoin d'être réparé car l'eau des pluies passait à travers, à maints endroits. Les trois filles couchaient dans un sofa, une large caisse qui se repliait et que l'on fermait le jour.

Quant au garçon, il dormait tout simplement sur la peau de buffle qui servait l'hiver au père à se protéger contre le froid lorsqu'il allait au marché, à la ville.

Parfois, le père Mattier faisait des rêves.

— Quand on aura fini de payer la terre, disait-il, on se fera bâtir ane belle maison en briques avec des chambres en haut.

Pour eux, ces chambres d'en haut représentaient le dernier mot du luxe et du confort.

Naïfs, crédules, les enfants croyaient cela ferme. Ils oubliaient un moment leur vie de misères et de privations, voyaient déjà en imagination la belle maison en briques avec ses chambres en haut.

— Ben, moé, j'coucherai dans celle d'en avant, pis j'mettrai des crochets pour mes robes, déclarait Mélanie.

Elle était en guenilles à ce moment, mais, sûrement, lorsque la maison de briques serait construite, elle aurait des robes.

Et, alors, la mère elle-même, aussi simple, aussi innocente que ses petits, voyait la bienheureuse maison. Ce qu'elle était belle ! Il ne fallait pas l'endommager, salir les pièces.

— Descends de la chambre d'en haut ! Que je ne te voie pas dans la chambre d'en haut ! criait-elle, fâchée, à Mélanie.

Ces imaginaires chambres d'en haut, c'était son salon. Il ne fallait pas y entrer, y mettre les pieds.

Lorsqu'Emma, l'aînée des filles, avait eu quatorze ans, le père, assuré qu'elle pourrait gagner quelqu'argent, s'était pressé d'aller

lui trouver une place de servante. Il l'avait engagée à la ville dans un restaurant où elle lavait la vaisselle, les planchers et les crachoirs. Et, chaque mois, le père venait retirer ses gages qu'il empochait jusqu'au dernier sou.

Ensuite, ce fut le tour de Mélanie. Il la plaça chez un couple âgé, un hôtelier retiré des affaires qui vivait avec une vieille maîtresse. Là encore, il passait régulièrement chercher l'argent qu'elle gagnait. Ensuite, ce fut Rosalie, la plus jeune des trois, qui partit. Le père Mattier retirait maintenant les gages de ses trois filles.

Lorsque les travaux ne pressaient pas trop, le père louait son fils Eugène chez les voisins, mais allait lui-même se faire payer ses journées.

Un jour, le fils, fatigué de ce régime, s'était fâché, était parti. Il s'était dirigé vers la ville où se trouvaient ses sœurs. Par nécessité, il avait volé. La première fois, il avait dérobé la montre d'un pensionnaire dans la maison où il logeait. Il avait été arrêté et envoyé en prison pour quinze jours. Une deuxième fois, il avait pris une sacoche dans une auto. Cette fois, il avait passé deux mois à l'ombre, comme disent les journaux.

Le père Mattier était maintenant seul pour faire ses travaux. Il continuait d'aller chercher les salaires de ses trois filles et de vendre les produits de sa ferme. Il réalisait de bons montants, mais il était maladroit, sans dessein, malchanceux.

Une fois, sa grange et sa remise avaient brûlé à la fin de l'été, avec toute la récolte de l'année et une bonne partie des instruments aratoires.

Et pas un sou d'assurance. Alors, pour reconstruire et s'équiper à neuf, il avait grevé sa terre d'une deuxième hypothèque. Puis, par son entêtement, il avait eu un procès qu'il avait perdu et qui lui avait coûté gros. Une fois encore, il avait endossé un effet promissoire de cinq cents piastres pour son frère Trefflé et il avait été obligé de payer. Une année, il eut une fameuse récolte de pois, mais, comme sa grange était déjà remplie de foin et d'avoine, il avait mis ses pois en meules, cinq meules, et avait attendu à l'hiver pour les battre. Mais alors, arrosés par les torrentielles pluies de l'automne, les pois avaient gonflé et germé et se trouvaient impropres au commerce. Au lieu de les vendre une piastre et quatre sous le minot comme il l'aurait pu s'il les avait battus à l'automne, ses pois ne pouvaient maintenant plus servir que comme nourriture pour les porcs. Et puis, car la liste de ses calamités était interminable, son beau cheval bai qu'il comptait bien vendre deux cent piastres s'était brisé une jambe et avait dû être abattu.

Il avait fallu grever la terre d'une troisième hypothèque.

La dette était comme une charrette lourdement chargée qu'un cheval tente de monter jusqu'au haut d'une côte. Elle avance, puis sa masse l'entraîne en arrière et elle recule malgré les élans de la bête attelée aux brancards et qui tire à plein collier. Toute la famille pousse aux roues, à l'arrière, pour aider. Grâce à ces efforts conjugués, la charrette avance un peu. Il semble un moment qu'elle va réussir à monter, à arriver en haut ; un trait ou le bascul se brise, et la charge recule de nouveau. Le feu, le procès, le billet promissoire, les pois gâtés, le cheval perdu, avaient fait reculer, reculer…

L'on était tout au bas de la côte.

Trois hypothèques, c'était grave, grave…

Puis, les filles avaient cessé d'être les dociles et patientes pourvoyeuses de leur père. Elles avaient pratiquement fini de lui donner un revenu. À la fin, elles avaient secoué le joug, et il n'en tirait presque plus rien. À l'âge de quatorze ans, il les avait mises en service à la ville.

Mais à laver les planchers et des crachoirs dans un restaurant, on ne devient pas rosière. Emma était devenue putain dans un bordel de la rue Cadieu. Elle était là depuis des années.

Mélanie, elle, avait eu un sort presque aussi triste. Son premier patron, le vieil hôtelier-rentier, l'avait prise de force le jour même où elle était entrée dans sa maison. Depuis, elle avait fait bien des places. Elle avait finalement échoué dans un petit quick lunch où, pour un prix modique, les vagabonds, les affamés venaient tromper leur faim en mangeant des nourritures grossières et frelatées, préparées avec de la graissaille et des huiles rancies. Comme cuisinière, elle recevait un modeste salaire, mais elle se faisait gruger, rançonner par l'un des habitués de la gargote qui lui faisait payer cher les quelques faveurs qu'il lui accordait. Elle n'avait jamais un sou à elle.

Quant à Rosalie, elle avait fini par se marier, mais son mari l'avait abandonnée au bout de quinze mois. Alors, elle s'était mise à louer des chambres et elle vivait maritalement avec l'un de ses pensionnaires.

Pour ce qui était d'Eugène, il y avait beaucoup d'obscurité dans sa vie, et ses faits et gestes étaient peu connus de sa famille.

Tout en travaillant sur sa terre, le père Mattier pensait souvent à ses enfants qui avaient mal tourné. Il pensait aussi aux hypothèques…

Puis il était vieux. Il avait perdu les forces, le courage, l'ambition. Il avait les cheveux gris, la figure tannée, ridée, maigre, et il avait un petit œil, le droit, qui ne restait qu'à moitié ouvert.

Mais il avait des tracas et plus que jamais il était violent, dur et irritable.

En septembre, il fêterait ses noces d'or et il recevrait quelques présents. Et l'idée des cadeaux le distrayait.

— Tu sais, ça va faire cinquante ans le 20 septembre qu'on est mariés, ta mère et moé, pis on va fêter nos noces d'or, annonça-t-il à Mélanie, après qu'il eut dîné aux frais de sa fille dans la sordide gargote de la rue Craig.

— Oui ? Ben, on ira vous voir. Ce sera le 20 septembre ?

— Le 20 septembre. Tu l'feras savoir à tes sœurs et à ton frère.

— Oui, oui, c'est ça.

Et le vieux retourna chez lui.

À une semaine de là, le vieux Mattier reçut une communication qui produisit en lui une profonde perturbation. C'était un avis du notaire l'informant que la troisième hypothèque, au montant de six cents piastres, renouvelée tacitement depuis dix ans, devrait être payée à la Toussaint. Le prêteur était mort et l'on avait besoin de l'argent pour régler la succession. Les six cents piastres, il ne les avait pas et il savait qu'il ne pourrait les trouver. Emprunter à nouveau, ce n'était plus possible, car la valeur des

terres avait diminué. Alors ? Et le désastre, la catastrophe, apparut au vieux fermier. Toute sa vie, il avait travaillé pour payer des intérêts et maintenant, dans sa vieillesse, sa terre allait lui échapper, allait lui être enlevée. Il devint taciturne, nerveux et plus irritable que jamais. La nuit, il se tournait et se retournait sur son vieux lit, dans sa vieille maison, incapable de dormir. Il songeait à l'hypothèque qui deviendrait exigible à la Toussaint.

Les jours s'écoulaient, sombres comme ceux d'un condamné à mort.

Puis la date du cinquantenaire de son mariage arriva.

Ses trois filles et son fils arrivèrent le midi à l'heure du dîner. Ils se retrouvaient dans la vieille demeure de jadis. Souvent, dans leur jeunesse, il avait été question de bâtir un jour une belle maison en briques avec des chambres en haut, mais elle n'avait jamais été construite. C'était toujours la vieille bicoque penchée, avec ses quatre petites pièces, ses fenêtres basses et son pauvre grenier.

C'était une journée grise et triste. Le ciel était chargé de gros nuages noirs, menaçants. Un temps d'enterrement plutôt qu'un jour de noces d'or.

Mélanie avait apporté de la mangeaille de son restaurant pour le repas de fête.

Emma présenta à son père une montre dorée achetée chez un marchand juif. Mélanie lui offrit une pièce d'or de $2.50 et Rosalie donna à sa mère une demi-douzaine de cuillers à thé en similivermeil.

— Mais, ma pauvre fille, tu sais ben qu'on a jamais sucré not'-thé, remarqua la vieille pour souligner l'inutilité du cadeau.

Quant au fils Eugène, il avait deux flacons de gin ornés d'une étiquette d'or, une nouvelle marque de genièvre qui venait d'être mise sur le marché.

L'on se mit à table, mais le père était taciturne. Le fils déboucha l'un des flacons et tout le monde prit un coup.

— J'en prendrais ben un autre, fit le père.

Et de nouveau, les verres furent remplis et vidés. L'on mangea et l'on causa. Puis l'on prit d'autres verres de gin.

Le repas était maintenant fini. L'on restait assis à table et le père Mattier examinait sa montre sur ses deux faces et la portait à son oreille pour écouter son délicat tic tac.

— Ben, papa, vous aurez plus besoin de r'garder le soleil pour savoir l'heure, fit Eugène.

Mais le père soucieux regardait longuement sa montre, mais il pensait à l'hypothèque qui deviendrait exigible à la Toussaint.

— Ben, c'est-i ane montre d'or ? demanda-t-il soudain.

— J'vas vous dire : alle est dorée et alle paraît comme de l'or, répondit Emma. Faut pas m'en demander plus. C'est tout c'que j'ai pu faire.

Mais le père était tracassé par l'idée de l'hypothèque et après les verres de gin qu'il avait avalés, il avait l'humeur mauvaise et il éprouvait le besoin de se disputer.

— Ben, pour c'que ça t'coûte pour le gagner l'argent, j'peux pas dire que tu t'es forcée, fit-il agressif.

— Mais s'il fallait que j'compte tout l'argent que j'vous ai donné, c'est pas ane montre, c'est ane horloge en or massif que je vous aurais apportée, répondit Emma, cinglée par cette injuste attaque.

— C'est ça, reproche le p'tit brin d'aide que t'as donné à ton père.

— J'vous reproche rien. J'dis seulement c'qui en est quand vous v'nez m'dire que vous trouvez pas vote montre à vote goût.

— Ben, pour des noces d'or, il me semble que t'aurais pu me donner ane montre en vrai or.

— Oui, vous pensez ? Ben moé, j'vas vous l'dire : alle est assez bonne pour vous.

— Ben, moé, j'vas t'dire ane chose : c'est qu'ane fille comme toé qui loue le bas pour nourrir le haut, c'est pas ben drôle.

— Si j'sus pas drôle, c'est toujours ben d'vote faute. Qui est-ce qui m'a engagée à quatorze ans pour laver les planchers et les crachoirs dans un restaurant ? C'est vous. C'est vous et vous m'avez vendue. Vous veniez chercher mes gages et vous me laissiez même pas un sou pour m'habiller. Pis, si j'sus pas drôle, vous êtes tout d'même venu m'en demander assez souvent, d'l'argent, depuis que j'sus en maison. Même qu'avec c'que je v'nais d'vous donner, vous vouliez monter avec la grosse Angèle.

— Si on peut dire ! J'badinais, j'faisais des farces. C'était un compliment, ane politesse que j'faisais à ane de tes amies. C'était

pour rire. Pis, tu sais, si t'es pas contente, tu peux y r'tourner dans ton boucan.

— Ben certain que j'vais y r'tourner, et pas plus tard que tout d'suite. Mais mettez-vous jamais dans la tête de venir rien me d'mander de nouveau. C'est fini ça. Ben, j'm'en vas, et, chose sûre et certaine, je remettrai jamais les pieds ici.

Et, se levant brusquement de table, Emma courut chercher son manteau et son chapeau déposés sur le lit, dans la chambre, et sortit en jetant un regard de haine à son père.

— Écoutez, poupa, vous auriez pas dû parler comme ça, fit Mélanie lorsque sa sœur fut sortie de la maison. Emma a bon cœur et elle a fait tout ce qu'alle a pu faire pour vous, pas seulement aujourd'hui, mais depuis qu'a travaille.

Le vieux les regardait de son petit œil et il avait une expression mauvaise.

— Tu veux parler pour toé, aussi, j'imagine, fit-il. Mais j'vas te l'dire à toé aussi. Si tu avais voulu, tu aurais pu m'aider plus que tu l'as fait. Seulement, tu as préféré donner ton argent à un paresseux. Ton bourgeois m'l'a dit ane fois. Il a dit : « Mélanie, c'est ane bonne fille, a travaille ben, mais c'est d'valeur, a s'fait arracher son argent par un bon-à-rien. Une heure après que j'l'ai payée, je suis sûr que l'argent que je lui ai donné est dans la poche de ce fainéant. » Ben, i m'a dit ça, ton bourgeois. Pis moé, j'vais te l'dire. Faut pas qu'ane fille soit ben fière pour payer un homme. Emma, alle au moins, a s'fait payer. Toé, tu les paies.

— Mettons que j'les paie, si vous voulez. Dans tous les cas, c'est mon argent et j'sus ben maître d'en faire c'que j'veux. J'tra-

vaille pour. Mais vous, qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous avez fait depuis cinquante ans ? Vous avez pris note argent pis vous l'avez donné. Pourquoi ? Pour rien. Vous nous avez tout arraché pour le donner, pour payer la terre et la terre est pas payée. A s'ra jamais payée. Je l'sais, moé. On aura travaillé toute note vie pour rien, pour rien. On vous l'ôtera, vote terre, et vous finirez dans l'chemin du roi. Vous pourrez prendre ane poche et aller de porte en porte. Pis, vous finirez par crever dans l'chemin.

Plus meurtrières que des coups de couteau, les paroles volaient d'un côté de la table à l'autre, infligeant des blessures inguérissables.

— La terre, vous l'avez aimée plus que nous autres, continuait Mélanie. Si j'me conduis mal, j'mange au moins à ma faim, tandis qu'ici j'ai jamais mangé à ma faim.

Mélanie vomissait tout le fiel qui s'était amassé en elle depuis le jour où son père était allé la mettre en service chez un hôtelier retraité qui l'avait quasi violée dès le soir de son entrée dans cette maison étrangère alors que sa concubine était sortie un moment.

— Effrontée, menteuse ! rugissait le père Mattier, blême de fureur et tout secoué par ces vérités et par les paroles prophétiques de sa fille.

Ayant dit ce qu'elle avait à dire, Mélanie se leva à son tour pour prendre la porte.

— Il est d'venu fou ! clama le fils. Allons-nous-en.

Eugène et Rosalie repoussèrent leur chaise, saisirent leurs effets et, sans un mot d'adieu, passèrent la porte. Les uns après les

autres, les enfants franchirent, pour n'y plus revenir, le seuil de la maison paternelle.

Leurs vies gâtées, gaspillées, aigris par tant de sacrifices inutiles, ils s'en allaient le cœur débordant de haine.

L'une des filles retourna au bordel d'où elle était sortie le matin, une autre reprit le chemin de la cuisine à l'odeur de graissaille où elle cuisait des soupes et des tartes pour un maigre salaire que lui soutirait un mâle rapace et fainéant. Après avoir toujours donné tout son argent à son père, elle trouvait naturel de le remettre à ce vaurien. La troisième des filles réintégra le logis où elle louait des chambres et où elle vivait en concubinage avec un parasite. Le fils rentra aussi en ville où le guettait la prison.

Les deux vieux restaient seuls dans la maison pauvre et hostile. Ils se regardaient en silence.

D'un geste mécanique, le vieux soulevait son couteau, le mettait debout et le laissait ensuite retomber sur la table.

Alors, toujours têtu et pour se donner raison devant sa femme :

— J'ai des enfants sans cœur, déclara-t-il.

Sa vieille aurait voulu protester, mais elle était si faible, si lasse, si molle, si usée, qu'elle n'en eut pas le courage et refusa d'entamer une vaine discussion.

Le silence régna longtemps, longtemps. De son même geste mécanique, le vieux continuait son manège avec son couteau. Il le mettait debout et le laissait retomber sur le bois de la table.

Puis, soudain, la pluie, qui avait menacé tout le jour, se mit à tomber. Elle tombait à torrents. Elle tombait sur le toit, elle glissait sur les fenêtres basses et c'était comme un déluge de larmes. C'était comme si la vieille maison pleurait, pleurait sur toutes ces vies gâtées, sur le pitoyable destin de ces êtres qu'elle avait abrités et qui, comme des épaves, s'en allaient à vau-l'eau.

Visages de la vie et de la mort.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/laberge_albert_-_la_veillee_au_-mort_et_autres_nouvelles/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.